

GASTON CHOQUET
LES AVENTURES DE COUCOU
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

Le Château du Lac



MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.

095384
NOUVELLES AVENTURES DE COUCOU,
GAMIN DE PARIS

Le Château du lac

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS

PUBLICATIONS OFFENSTADT

(MAISON FRANÇAISE)

3, RUE DE ROCROY, 3

INTRODUCTION

Une série d'aventures dramatiques a conduit au Brésil un jeune Parisien surnommé Coucou. Il y découvre des documents relatifs à un gisement diamantifère, trouvé par un M. Mérul, qui est mort à la peine, et que convoite une association de riches planteurs, tyranneaux locaux, dont le chef avoué est connu sous le nom du « major », assisté d'un forçat évadé, le n^o 3708 et don Miguel Barracan. Coucou capture le forçat et le remet, ainsi que les documents, aux mains des autorités de la Guyane, mais lui-même est enlevé par don Miguel, à qui il échappe au risque de sa vie. Après une foule de péripéties, il se trouve seul dans la forêt vierge, ignorant où il est, menacé d'être poursuivi par de sauvages Indiens Murras, et en proie à une fièvre intense.

Le Château du Lac

I

Une rencontre inespérée.

Quiconque a été sérieusement malade, se souvient avec plaisir du temps de sa convalescence : on renaît, on sent les forces rentrer en soi, on goûte pleinement la joie de vivre, et M. de la Palisse n'eût pas manqué de remarquer, à ce propos, qu'il est infiniment regrettable que, pour être convalescent, il soit nécessaire d'avoir été préalablement malade.

C'était précisément la réflexion que se faisait notre sympathique héros, confortablement allongé sur un lit de feuilles sèches, dans la demeure champêtre qu'il devait à la libéralité du hasard.

Sa fièvre était à peu près complètement tombée après un long et profond sommeil qui avait rendu le calme à ses nerfs surexcités ; il avait dévoré avec assez

d'appétit une large tranche de ce cochon sauvage qu'il avait tué la veille et dont il avait eu soin de conserver, après les avoir fait rôtir, les meilleurs morceaux. Il ne lui restait plus de ses dernières épreuves qu'une grande faiblesse et un immense besoin de repos. Le sentiment, qu'il était là, dans cet abri, en sécurité à peu près complète, lui causait une joie intime, une impression de bien-être qu'il n'avait pas ressenties depuis longtemps et c'était avec une sorte d'ironie à l'égard du destin qu'il s'étonnait de la bizarrerie de son sort, de même que c'était sans sincérité qu'il regrettait le temps où il coulait dans un atelier obscur, des jours monotones et dépourvus de gaieté. Certes, il n'était pas encore tiré d'affaire, puisqu'il pouvait redouter que les Murras survivants eussent retrouvé sa trace, puisqu'il n'atteindrait pas la côte avant plusieurs jours de marche, puisqu'une fois à la côte, il ignorait complètement ce qu'il y ferait et s'il ne risquait point d'y tomber aux mains de quelque ennemi. Mais la confiance lui revenait en même temps que la santé, et sa pensée intime était celle-ci : « Bah ! Comme par le passé, je me fauilerai bien encore à travers les mailles de tous les filets ! Me désespérer, m'affoler. m'épouvanter ? Allons donc !... »

Il passa dans ce lieu trois jours pleins et la nuit qui suivit, sans qu'aucun incident le vînt troubler ; jamais il n'avait si bien dormi, jamais il n'avait fait de si bons repas, encore qu'ils ne fussent composés que de la viande tant bien que mal rôtie de quelques petits animaux qu'il avait abattus au cours d'une reconnaissance autour de son « manoir ». Au matin du quatrième jour, en s'éveillant, il eut une sensation étrange de lourdeur dans les membres, en même temps que sa respiration devenait incontestablement pénible et difficile ; d'un bond, il se mit debout en murmurant : « Mais, bon sang, est-ce que la fièvre méditerait un retour offensif ? Ah non ! Pas de ça, Lisette, la première expérience suffit ! » Presque aussitôt, il distingua dans la pénombre, au ras du sol, une vapeur blanchâtre et perçut, flottant dans l'air, une odeur légère de soufre. Fronçant le sourcil, devinant quelque « anicroche », il s'élança vers une fenêtre en ouvrit le lourd volet plein : un spectacle singulier frappa ses yeux. Cette même vapeur, sorte de fumée lourde et opaque couvrait tout, rampant à terre et masquant le pied des herbes et des arbres. Un gros oiseau, de la taille d'un petit vautour, y était tombé et s'y débattait ; mais elle ne s'élevait point en l'air,

sans doute à cause de sa densité très supérieure à celle de l'air.

Coucou, surpris, s'avança saisit l'oiseau et l'éleva, de façon à le soustraire à l'influence pernicieuse du gaz ; une demi-minute s'était à peine écoulée, qu'ayant repris son souffle, l'animal lui échappait et s'envolait à tire d'aile. « Bizarre, fit le Parisien. Quoique, au fait, ce ne soit pas si bizarre que j'ai l'air de le dire ; songez que voilà trois grands jours, pendant lesquels j'ai été aussi tranquille que ce fameux Baptiste, dont la profession consistait à n'être jamais dérangé !... Mais tout ça ne me dit pas ce que c'est que cette fumée ; elle sent diablement mauvais, toujours ! Une odeur d'œufs pourris que je n'adopterai pas pour parfumer mon mouchoir quand j'irai en soirée... » Vaguement inquiet, il rentra dans son logis y fit rapidement un paquet de ses maigres hardes, se munit de ses armes, et, par le sentier, se dirigea vers l'arroyo. Tout était couvert de cette même fumée, et il rencontra plusieurs cadavres de petits animaux qui y étaient morts asphyxiés. Et soudain, comme il arrivait en vue de la rivière, il s'arrêta : le chemin était barré par une bonne demi-douzaine de caïmans qui se débattaient faiblement, la gueule largement ouverte. « Les sales

bêtes, s'exclama le Parisien, c'est bien leur tour, elles m'en ont assez fait voir ! Seulement, ça devient singulièrement peu rassurant, cette histoire-là... d'autant plus que la couche de vapeur qui couvre le sol aurait des intentions d'épaissir, qu'on dirait... »

Il n'hésita plus, remonta vers la case, la contourna et s'enfonça dans la forêt. Le coin où il avait habité durant ces quelques jours formait un bas-fond où logiquement, ces gaz de provenance mystérieuse avaient dû s'accumuler ; en gagnant les hauteurs environnantes, il y avait des chances d'échapper à leur action. Mais il avait à peine parcouru cent mètres que le sol oscilla sous ses pas et un sourd grondement souterrain, se prolongeant pendant plusieurs secondes, vint lui révéler que des convulsions sismiques étaient sans nul doute la cause du phénomène qui l'avait effrayé. « Tremblement de terre, éruptions, bouleversements de toute plume et de tout poil, voilà donc ce qui se mijotait ; gronnait-il. Fallait le dire, que notre vieille maman la Terre s'apprêtait à faire des siennes ! Si c'est pas malheureux ! Si c'est pas à vous dégoûter ! Les cyclones, les sauvages, les serpents, les fauves, les caïmans, la fièvre, le curare, ce n'était pas suffisant, donc?... Mais,

fichtre de bon sort, c'est que ça remue, là-dessous, à vous donner la danse de Saint-Guy ! Carapattons, et vivement ! Une nouvelle secousse venait en effet de se faire sentir, manquant de le renverser, et il accéléra sa course ; elle ne dura pas longtemps, car, tout à coup, avec un cri d'effroi, il se rejeta en arrière ; une large coupure que les vapeurs sulfureuses lui avaient masquée jusqu'alors barrait le sentier qu'il suivait. Elle devait, autant qu'il lui était possible de s'en rendre compte, avoir une trentaine de mètres de largeur ; quant à la profondeur, il ne pouvait l'apprécier, attendu que le fond en était caché par ce même nuage opaque et malodorant.

« Pourtant, fit-il tout haut, je suis passé ici avant-hier, j'en suis sûr, et ce fossé n'existait pas. Diable, mais ça devient inquiétant. Pas le moment de s'amuser à la moutarde... Il se jeta à droite, s'éloignant de la rivière dans la direction des collines, et longeant la crevasse ; il avait beaucoup de peine à s'ouvrir un passage dans la végétation touffue, de sorte qu'il n'avancait pas vite ; et, pourtant, une menace imprécise planait dans l'air lourd et difficilement respirable ; les oiseaux décrivaient dans le ciel de vastes cercles en poussant des cris aigus ; dans les

branches des arbres, des singes sautaient effarés, et les grondements souterrains, de temps à autre, venaient accentuer cette impression d'effroi que cause aux êtres animés l'approche des cataclysmes naturels. Coucou, haletant et inondé de sueur, mal remis encore de ses dernières épreuves, se hâtait sans gagner beaucoup de terrain ; soudain une nouvelle coupure à angle droit avec la première, lui barra à nouveau le passage. « Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-il. Il faut pourtant sortir de là, car, avant une demi-heure, ce sera l'asphyxie, les gaz montent, montent... D'où diable sortent-ils ? » Mais cette question ne l'occupa guère, et il continua sa route dans la seule direction qui lui fut accessible ; un couguar le regarda passer, accroupi sur les basses branches d'un gros arbre, et des serpents enroulés à plusieurs mètres au-dessus du sol secouaient stupidement leurs têtes aplaties aux yeux jaunes. Frissonnant, il passait au milieu de ces bêtes dont aucune ne songeait à l'attaquer. Il arriva ainsi à l'extrémité du fossé qu'il distinguait à peine, maintenant, tant les lourdes vapeurs sulfureuses se faisaient denses. Justement la forêt s'éclaircissait et il put, d'une allure plus rapide, reprendre le chemin des colines.

Sans qu'aucun incident fût survenu — à part quelques légères secousses sismiques — il atteignit le pied de ces hauteurs, orientées parallèlement au cours de l'arroyo et limitant la vallée au fond de laquelle coulait celui-ci ; dès qu'il eut commencé à en gravir les pentes, le nuage opaque disparut, maintenu par sa densité, comme nous l'avons dit, sur les parties basses du terrain ; et cette constatation lui arracha une exclamation joyeuse : « Et allez donc ! En voilà encore une dont nous nous sommes tirés ! Et après celle-là une autre, et une troisième, et ainsi de suite... jusqu'à la culbute finale, peut-être ; mais au bout le bout, quoi !... Ce qui m'ennuie le plus, c'est d'avoir été obligé de quitter mon château du bord de l'eau, mais comme après tout, je n'avais pas l'intention d'y planter mes choux !... » il achevait cette phrase quand il s'arrêta court, cloué sur place par un spectacle plutôt inattendu.

Un homme, un Européen, fort convenablement vêtu, était là, devant lui, assis sur un tronc d'un arbre renversé, et fort occupé à écrire sur un carnet qu'il tenait sur ses genoux. Tout ce que Coucou distinguait de lui, c'était sa superbe barbe fauve, mais il jugea qu'il devait être de haute taille et robuste. Comme il se dis-

posait à lui adresser la parole avec son exubérance habituelle, une voix s'éleva sur la gauche, disant en fort mauvais anglais : « Vous, lever les bras au ciel, sans ça moi, bon nègre, tirer une balle à vous et tuer vous ! » Et tout aussitôt la même formule fut répétée en un espagnol, et puis en un portugais non moins fantaisistes.

Au bruit, l'Européen avait levé la tête et allongé la main vers un superbe fusil à deux coups appuyé contre l'arbre : « Inutile, m'sieu, cria joyeusement le Parisien en anglais, vous pouvez laisser votre flingot se reposer, je ne suis pas un brigand des Calabres, bien que j'en ai un peu la mine, peut-être... ah ! nom d'une pipe, si vous saviez ce que je suis content ! Un blanc, un homme de ma race, et qui a l'air d'un brave type, encore !... Car, vous savez, vous avez une tête qui me tape dans l'œil, vous, vous ne ressemblez pas à tous ces coquins dont j'ai trop souvent fait ma société ordinaire... Je ne le faisais pas exprès, mais, qu'est-ce que vous voulez, hein ? Dans la vie on ne choisit pas toujours ses relations, pas vrai ?... Il en eût encore dit bien davantage si le personnage, un moment ahuri par cette avalanche de paroles, ne l'eût interrompu en disant d'une voix forte : « Reste en paix

Sam, il n'y a rien à craindre, c'est un enfant... Approchez-vous, mon jeune ami, n'ayez pas peur... — Peur, moi? Connais pas. — Où sont vos compagnons, et que faites-vous ici? — Mes compagnons? A part mon ombre qui, depuis ma naissance, a pris l'habitude de me suivre, je ne m'en connais pas pour l'instant. — Impossible ! Vous n'êtes pas seul dans la forêt vierge, voyons, à cinq jours de marche de la côte? — Je ne suis pas seul puisque nous voici tous les deux, sans compter le nommé Sam qui m'a l'air d'avoir une sympathie toute particulière pour le jeu de cache-cache. Mais je n'ai pas de compagnons, que je vous dis, je les ai semés et comment ! Croyez-vous qu'ils voulaient faire cadeau de ma personne, avec tous ses charmes, à un certain Tayayoucou que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais qui ne m'a pas l'air commode. Non, mais, pensez-vous que j'allais me laisser... — Je ne comprends rien à ce que vous me dites, coupa l'homme avec impatience. Mais pour l'instant, je n'ai pas le temps de m'occuper de vous. Asseyez-vous là, près de moi, et taisez-vous. Nous reprendrons tout à l'heure cette conversation. ♦

Coucou ne se le fit pas répéter. Il prit place sur le tronc d'arbre, bien sagement,

bien qu'il dût se tenir à quatre pour ne pas manifester par de folles gambades sa joie délirante de se trouver si inopinément arraché à sa solitude. Du coup, le souvenir des périls de toutes sortes auxquels il avait échappé durant ces derniers jours, les craintes que lui inspiraient l'avenir s'envolèrent, et il se mit, sans s'en rendre compte, à siffler de toute sa vigueur les notes guerrières de *la casquette du père Bugeaud*.

II

Pour la science.

Fébrilement, l'homme à la barbe fauve prenait des notes sur son carnet, et le Parisien n'eut aucune peine à deviner qu'il observait avec une scrupuleuse attention, pour les transcrire ensuite, les phases du phénomène qui se déroulait dans la vallée. « Un savant, probable, songea-t-il. Merci, pour de la santé, il a de la santé d'être venu jusqu'ici pour écouter ronchonner les entrailles de la terre ! Enfin, chacun son goût, et comme cette innocente fantaisie m'a procuré le plaisir de le rencontrer, j'aurais tort de la lui reprocher. » Comme il achevait ces réflexions, le « bon nègre » polyglotte qui

avait menacé notre Coucou de « tirer une balle à lui », sortit du buisson où il était en embuscade ; c'était un superbe Africain aux membres athlétiques et muni d'une formidable carabine de gros calibre qu'il maniait, malgré son poids, comme si c'eût été une plume. Mais le nègre n'était pas seul ; quatre Indiens le suivaient, armés de fusils et de sabres d'abatis. C'étaient, semble-t-il, des Tapouyes, car ils portaient des blouses et des pantalons de grosses et forte toile, au lieu d'être presque nus comme les Indiens demeurés sauvages, Mundurucus, Murras et autres. Tous considéraient le gamin d'un air surpris et méfiant, mais ils se gardaient de prononcer aucune parole pour ne pas troubler leur maître.

Ce fut celui-ci qui, fermant brusquement son carnet d'un air satisfait, renoua l'entretien. Il se tourna vers le Parisien, l'examina un instant. « Seul dans la forêt vierge, à votre âge ! dit-il enfin. C'est à peine croyable... Et puis, il suffit de vous voir pour se rendre compte que vous venez de passer par de cruelles épreuves ; je soupçonne qu'il doit y avoir là-dessous une étrange histoire. — Vous avez le flair, m'sieu le savant, approuva Coucou, quand vous aurez quarante-huit heures dont vous ne saurez que faire, je vous raconterai ça,

— Pourquoi quarante-huit heures? — Parce qu'il me faudra bien tout ce temps-là, et encore à condition qu'on mange sur le pouce et qu'on ne dorme pas plus de quatre ou cinq heures par nuit. — Quel drôle de petit bonhomme! murmura le personnage. Vous êtes Français? J'ai deviné cela à votre accent. — Oui. — Les jeunes gens de votre nation n'ont pourtant guère l'habitude de s'expatrier... Enfin, cela s'éclaircira plus tard, pour le moment, nous avons d'autres soucis. Il semble que le phénomène se soit ralenti... — C'est donc vrai, s'étonna le gamin, que vous êtes venu, dans un pays aussi peu engageant, exprès pour voir ça? Tous les goûts sont dans la nature, je ne dis pas non, mais pour ma part, j'aimerais mieux des distractions qui sentent un peu moins mauvais... »

Là-dessus, l'homme l'interrogea avidement sur ce qu'il avait observé dans le fond de la vallée, et parut intéressé par les réponses qu'il reçut. « C'est bien ce que je pensais, s'écria-t-il triomphalement, il n'y a aucun danger et la densité des gaz est telle qu'ils demeurent en une couche épaisse au ras du sol; tout être dont les organes respiratoires émergent ne craint rien. Très bien, très bien... Quant aux crevasses, il suffira d'éviter les terrains

sédimentaires : c'est tout à fait conforme à la théorie. Allô, où donc est Willie ? Tirez un coup de fusil, Sam, pour le rappeler. Nous allons descendre là-bas vers l'arroyo. » Le nègre obéit et déchargea sa formidable canardière dont la détonation se répercuta au loin ; presque aussitôt, un nouveau personnage fit son apparition : c'était un homme grand, fort, osseux, semblant, lui aussi, d'origine anglo-saxonne, et vêtu en coureur des bois, avec un vaste chapeau de paille abritant son visage maigre et hâlé. Tout de suite, il prit la parole en anglais :

« J'étais là, à côté, monsieur, dit-il, occupé à guetter un daim qui m'a échappé, le coquin, et j'ai entendu les paroles de ce petit homme tombé du ciel, ainsi que votre projet de gagner le bord de la rivière. Pourquoi, je vous le demande ? Pour le plaisir de nous exposer au danger, peut-être ? Car je ne vois pas d'autre utilité... — Eh bien ! Willie, si vous ne voulez pas m'accompagner, vous resterez ici ; d'abord je nie qu'il y ait vraiment péril, puis, ayant fait le voyage pour être témoin des étranges phénomènes qui se déroulent en ce lieu, je ne veux point laisser ma tâche à moitié faite. — Ah ! Vous croyez qu'il n'y a aucun péril ! D'autres avant vous l'ont dit, monsieur

Cunnington, et de ceux-là plus d'un n'a jamais revu la côte. Rien de plus traître que la Vallée de la Mort, croyez-moi. Après cela, mon devoir est de vous obéir, mais avant de vous obéir, de vous mettre en garde contre votre propre ardeur, c'est-à-dire contre votre propre imprudence. Puisque vous voulez y aller, partons. »

Cette courte conversation précisait assez bien, pour l'esprit avisé du Parisien, les situations respectives de ses nouveaux et inattendus compagnons : l'un était un « savant » venu au Brésil pour y étudier certains faits naturels jusqu'alors incclaircis ; l'autre, un de ces blancs qui, après de longues années passées dans la forêt, ont fini par la connaître aussi bien que les sauvages eux-mêmes ; le nègre devait être le domestique du premier et les quatre Indiens Tapouyes formaient leur escorte. Il y eut encore une brève discussion, à l'issue de laquelle il fut convenu que l'on ne s'aventurerait que prudemment, tout prêts à regagner les hauteurs au moindre symptôme menaçant.

Ces mots « la Vallée de la Mort » éveillaient vaguement des souvenirs dans l'esprit de Coucou ; il se rappelait que les Murras, quelques jours auparavant, avaient employé devant lui une expression analogue pour désigner une région où,

à aucun prix, ils ne voulaient se risquer ; et pour l'éviter, ils s'étaient résignés à un long détour vers le sud. Ce détail n'était point demeuré présent à la mémoire de notre Parisien, et c'est pourquoi, une fois délivré de la société des féroces Indiens, il avait, lui, filé directement vers l'Est, ce qui l'avait conduit en ce coin maudit, apparemment coutumier de pareilles manifestations sismiques. Il ne put retenir une grimace à la pensée de retourner au milieu des miasmes pestilentiels auxquels il avait bien cru, un instant, ne point échapper, mais, peu soucieux de se séparer de ses nouveaux compagnons, il les suivit sans mot dire. D'ailleurs, ils ne s'occupaient aucunement de lui. Le savant — M. Cunnington puisque tel était son nom, — tout entier repris par le démon de la curiosité scientifique, faisait, tout en cheminant, un cours de géologie et de « volcanographie » à son subordonné Willie, qui l'écoutait avec respect, mais, de toute évidence sans s'y intéresser d'aucune manière. Il apprit ainsi qu'effectivement, plusieurs académiciens et sociétés savantes s'occupaient depuis quelques années des étranges phénomènes dont ce coin perdu dans la forêt vierge était, aux dires de colons et d'explorateurs, le théâtre sur une longueur de plusieurs lieues, phéno-

mènes d'autant plus singuliers qu'ils se reproduisaient à intervalles à peu près fixes, et qu'ils ne se manifestaient que dans une zone rigoureusement délimitée entre deux petites chaînes de montagnes où l'on avait observé d'importants gisements argentifères. Ils consistaient en secousses et grondements souterrains, en exhalaisons de vapeur sulfureuses, jaillissements intermittents de sources chaudes, plus rarement en fissures et crevasses qui modifiaient parfois la physiologie du sol.

« Je comprends, murmura Coucou, pourquoi les bonshommes qui ont construit la villa où j'ai, ces jours derniers, établi mes pénates, ont renoncé à un séjour aussi mouvementé. Excellent pour les maux de gorge, les rhumatismes, la chute des cheveux et les cors aux pieds, dit-on, le traitement par le soufre ! Mais vrai, j'aime mieux respirer l'odeur d'un gigot à l'ail et aux haricots blancs, ça ouvre davantage l'appétit... » Il achevait à peine ce soliloque qu'une légère secousse arrachait une exclamation de terreur aux Indiens, à Sam et même à Willie, mais le géologue qui les précédait d'une dizaine de mètres, se mit à rire joyeusement. « Oui, oui, fit-il, nous approchons du centre de l'agitation tellurique. Sentez-vous les émanations ?

Hourra, amis, je crois que nous pourrons bientôt regagner le Château du Lac avec une ample moisson de palpitantes observations ! — A moins, grogna Willie, que nous n'allions nous affaler, avant un quart d'heure, au fond de quelque trou... »

Cunnington haussa les épaules ; il arrivait à cet instant à la limite des vapeurs, dont la hauteur au-dessus du sol n'était maintenant pas loin d'atteindre un mètre ; néanmoins, il s'y engagea sans hésiter. « Monsieur, lui cria Willie, au nom des êtres chers qui vous attendent, là-bas, par delà les mers, je vous conjure de ne pas pousser plus loin ! Ne voyez-vous pas que, sous cette couche opaque de gaz mortels d'innombrables crevasses peuvent s'être ouvertes, sans que vous vous en doutiez et... — Restez, mon ami, restez, répliqua le savant avec impatience. Je veux aller jusque sur les bords de l'arroyo, afin de me rendre compte de l'état des eaux, et j'irai. — Mais dès l'endroit où nous sommes la respiration est déjà difficile : que sera-ce quand... » La phrase s'acheva en un cri d'horreur et d'épouvante : M. Cunnington venait de disparaître comme si le sol s'était ouvert sous ses pieds, comme si le nuage de vapeurs l'avait absorbé...

Sans ajouter un mot, Willie s'élança :

Attention, s'exclama Coucou, sinon il va vous arriver le même sort qu'à... Pan, qu'est-ce que j'avais dit? » Une faille, une fissure récente ou ancienne, en tout cas masquée par les gaz, s'ouvrait évidemment là, et après le géologue elle venait de dévorer son fidèle auxiliaire ; de leurs deux personnes on n'apercevait plus rien, et il était impossible de prévoir la profondeur de ce trou fatal. Avec un cri, de désespoir, Sam, le nègre, se précipita à son tour, mais celui-là, Coucou réussit à l'arrêter, puis avisant un lasso que l'un des Indiens portait roulé à sa ceinture : « Vite, dépliez-le, ordonna-t-il. » En une seconde il fut obéi, en saisit l'une des extrémités, jeta l'autre au nègre. « Quand je tirerai dessus, cria-t-il, vous halerez, et ferme ! » Puis il s'avança rapidement, mais prudemment sondant du pied le sol qui soudain lui manqua. Une fumée âcre et suffocante l'entoura, et il se trouva plongé dans d'épaisses ténèbres, en même temps qu'un choc violent lui apprenait qu'il était parvenu au bas de la faille, laquelle du reste ne dépassait certainement pas un mètre et demi de profondeur. Il crut qu'il allait défaillir, se redressa sur les genoux, étendit les mains qui rencontrèrent quelque chose de mou et d'inerte : un corps humain. Par un miracle d'énergie

et de volonté, il le souleva lui passa le lasso autour du corps, se cramponna lui-même à la fine et robuste lanière, et fit le signal d'appel ; d'un seul coup violemment, il se sentit emporté, et une large bouffée d'air s'engouffra dans ses poumons. Mais la réaction fut telle qu'il perdit l'équilibre et il serait retombé dans la fosse mortelle si l'un des Indiens, qui s'était avancé jusqu'au bord de celle-ci ne l'avait soutenu et emporté sur une éminence voisine, tandis qu'un autre s'emparait du corps que le gamin avait ramené. Là, le malheureux Coucou s'évanouit pour tout de bon ; si terrible avait été l'effort qu'il avait fait pour ne point respirer tant qu'il avait été plongé dans les gaz sulfureux que le sang lui sortait par le nez et la bouche...

Quand il revint à lui, le premier visage qui frappa son regard fut celui d'un Tapouye, qui, en lui voyant ouvrir les yeux, eut une exclamation joyeuse. Coucou voulut parler, l'interroger, mais sa gorge en feu ne laissait passer aucun son ; alors il se souleva sur un coude, et, horrifié, aperçut à quelques pas, deux cadavres rigides, celui d'un blanc et celui d'un nègre ; un peu plus loin, un autre blanc, adossé à un arbre, la tête penchée sur la poitrine et les yeux clos, absorbait pén-

blement un breuvage que lui présentait un Indien. Ce spectacle rendit au Parisien l'usage de la parole : « Quoi, s'écria-t-il, morts ! Deux morts ! — Le démon malfaisant dont le souffle empeste la vallée n'aime point qu'on essaie de violer ses secrets, répliqua sentencieusement le Tapouye, et il se venge sur ceux qui veulent lui faire violence. L'un des blancs et l'homme noir sont morts, l'autre blanc vivra, s'il plaît au Manitou : c'est celui qu'a ramené mon jeune frère...

III

Piragua et Ouariki.

L'Indien ne disait que trop vrai, et il fit à Coucou le récit suivant. L'homme que celui-ci avait arraché au fossé maudit, c'était Willie, le coureur des bois ; pendant que deux des Tapouyes s'occupaient de ramener à la vie, après les avoir transportés en lieu sûr, sauveur et sauvé, les deux autres et Sam, s'efforçaient de retirer du trou le corps de l'imprudent géologue, et Sam s'était bravement laissé glisser le long du lasso. Que s'était-il passé au fond de la tragique fissure ? Nul ne pourrait, certes, jamais le dire. Toujours est-il

que, au bout d'une minute, l'un des Indiens ne voyant point reparaître le nègre, ne percevant point le signal de héler le lasso, eut le courage de plonger à son tour. Il avait trouvé deux corps inanimés, celui du maître et celui du serviteur, mais craignant de suffoquer, était remonté seul, sans en hisser aucun. Après avoir absorbé une ample provision d'oxygène, il était retourné au fond et successivement avait ramené à l'air les deux infortunés : trop tard ! Durant tous ces attermoiemens, la mort avait fait son œuvre et l'asphyxie était complète.

Coucou, consterné, écoutait ce récit où l'Indien, d'ailleurs, ne mettait nulle émotion, fidèle en cela à l'impassibilité habituelle de sa race ; en terminant pourtant, il prit la main du petit Français et la serra avec énergie. « Le jeune blanc, dit-il, a retiré Piragua aux vapeurs qui tuent ; les Tapouyes ne l'oublieront pas, et de ce jour le jeune blanc est leur frère. — Qui est Piragua ? » Du geste, l'homme lui montra Willie et il ajouta : « Ramon t'expliquera pourquoi les Tapouyes aiment Piragua, tu comprendras. À cette heure, il faut agir, non parler ; l'homme fou qui voulait arracher leurs secrets à la terre et aux méchants démons, n'est plus là pour nous imposer sa volonté, partons ;

si tu es trop faible, les Indiens te porteront. — Non, je puis marcher. Mais où aller? — De l'autre côté des collines; là les démons ne soufflent plus les vapeurs de mort. »

Chancelant encore, et tout secoué par des nausées consécutives à l'inévitable ingestion de quelques parcelles de gaz délétères, Coucou se leva, et constata lui-même que le savant et son brave serviteur noir n'avaient plus aucun secours à espérer en ce monde. Quant à Willie, la respiration et la connaissance lui revenaient peu à peu, mais l'un des Tapouyes diagnostiqua qu'il devait avoir la jambe gauche fracturée, sans doute à la suite de sa chute dans le trou. Sans attendre qu'il eût complètement repris ses sens, les Indiens lui fabriquèrent avec leur dextérité accoutumée, une sorte de litière dont deux d'entre eux se chargèrent. « Nous partons, dit celui qui s'était désigné sous le nom de Ramon. Viens, jeune homme blanc. — Mais... les cadavres? interrogea Coucou. Nous ne pouvons pourtant les abandonner ainsi. — Les morts après les vivants. Viens. Le cortège se mit en route, fuyant la vallée empestée, qu'agitaient toujours des soubresauts souterrains. A mesure qu'il gravissait la pente de la colline, le Parisien apercevait çà et là, en

bas, des clairières toutes recouvertes des fatales vapeurs blanchâtres. « D'où viennent-elles? demanda-t-il à Ramon. Elles ne naissent tout de même pas toutes seules? — Non, elle sortent des fentes qui s'ouvrent de temps à autre dans la terre, puis elles se dissipent peu à peu, absorbés par le sol, l'eau, les arbres, pour se reformer à nouveau plus tard. Ne sais-tu pas que le démon n'aime point que les hommes pénètrent dans ses donjaines? Il témoigne ainsi sa colère, afin de les chasser et pour qu'ils instruisent leurs frères du danger qu'il y a à s'aventurer en ces lieux. »

En réalité, il y avait probablement là des manifestations tout simplement analogues à celles que l'on remarque en divers points du globe, à Java, aux Indes, près de Naples, par exemple, là, comme dans la Vallée de la Mort, où nous venons de conduire le lecteur des fissures, des crevasses, des cavernes, laissent échapper des émanations mortelles, mais celles-ci sont permanentes et ne disparaissent pas au bout d'un certain temps comme sur les bords de l'arroyo brésilien ; il faut sans doute attribuer cette dernière particularité à la nature toute spéciale du sol, mais c'est un point qui, à notre connaissance, n'a pas encore été complètement éclairé. Tous ces phénomènes géologiques

sont, bien entendu, étroitement liés aux convulsions d'origine volcanique qui agitent de temps à autre l'écorce terrestre, ce qui explique les secousses sismiques accompagnant les dégagements de gaz.

Le Parisien avait été profondément impressionné par cette catastrophe d'un ordre si différent des événements auxquels jusqu'alors, il avait été mêlé, et, marchant à côté de la litière où gisait Willie, il épiait le retour de celui-ci au sentiment des réalités. Il put enfin engager avec lui une conversation à bâtons rompus, glissant modestement sur son propre rôle, mais l'Indien Ramon lui coupa la parole. « Mon père Piragua ne sait pas, dit-il, que c'est ce petit blanc qui l'a tiré du trou, mais il faut qu'il le sache. Ce jeune blanc est brave comme la panthère, et son esprit est subtil comme la couleuvre d'eau qui glisse aux mains de qui croit la tenir. Ramon ne sait pas son nom, mais il l'appellera désormais Ouariki. » (Ce mot en « lingo général », idiome parlé par les Indiens des côtes, signifie littéralement « vif esprit », de même que Piragua veut dire « bras fort. ») Continuant son panégyrique, Ramon exposa exactement les faits, témoignant que seul Coucou, au moment de la disparition des deux blancs, avait conservé assez de sang-froid pour

prendre la décision qu'ordonnaient les circonstances. « Vous m'avez sauvé la vie, ami, fit Willie avec émotion, cela ne sera pas perdu. Certes, l'existence d'un homme de ma sorte, quasiment retourné à l'état primitif, ne vaut pas bien cher... d'autant plus que me voici invalide, et pour combien de temps ! — Pourquoi donc invalide ? protesta le Parisien. — Croyez-vous donc que j'ignore ne pas m'être tiré indemne de l'aventure. J'ai une jambe cassée, et soyez persuadé que, si aucune plainte ne s'échappe de mes lèvres, cela ne signifie pas que je ne souffre point. Et à cinquante-cinq ans bien sonnés, un pareil accident ne se guérit pas facilement... Pauvre M. Cunnington ! Je ne le connaissais pas il y a un mois, et quand je le rencontrai à Baillique, et que, se fiant à ma réputation de coureur des bois accompli — car, sans me vanter, je suis connu sur la côte et ailleurs — il me proposa de le guider dans ce coin maudit, j'hésitai à acquiescer. Comme j'aurais été sage de refuser ! Mais qui donc peut prévoir l'avenir ? — Ainsi, interrogea le gamin, c'est le hasard qui vous a mis en relations avec lui ? — Le hasard seul. Ce Cunnington est un Anglais très riche et passionné pour les sciences, il a accepté de je ne sais plus quelle société savante de

son pays la mission de venir explorer les solfatares de la Vallée de la Mort, et... Ah ! Il a payé bien cher son imprudence, l'infortuné, mais vous pouvez témoigner que je me suis efforcé de lui ouvrir les yeux. En votre âme et conscience, pensez-vous que je doive me reprocher son lugubre trépas et celui de son serviteur ? — Aucunement, affirma sincèrement le Parisien. S'il vous avait écouté, il ne se serait pas risqué si témérairement. Mais que voulez-vous, ce qui doit arriver, arrive. »

Ils conversèrent ainsi, tant que dura le trajet, jusqu'à une clairière où les Tapouyes avaient construit, la veille, des abris, et déposé quelques bagages. Ils installèrent avec des soins vraiment touchants « leur père Piragua » dans un hamac ; puis, laissant Coucou auprès de lui, ils s'en retournèrent quérir les deux cadavres. Willie, malgré son énergie, souffrait terriblement de sa jambe brisée et n'était guère d'humeur à converser ; il tomba rapidement dans un demi-sommeil et le Parisien, après s'être restauré à l'aide de vivres que lui avait remis Ramon, s'abandonna à une triste rêverie qui se prolongea longtemps, jusqu'au retour du funèbre cortège. Chemin faisant, les porteurs avaient cueilli des herbes à l'aide desquelles ils se hâtèrent de confectionner,

à l'usage du blessé, de ces breuvages et emplâtres dont ils ont le secret, puis quand ils le virent profondément endormi, ils creusèrent une fosse où furent inhumés côte à côte le maître et le serviteur. Les papiers et l'argent recueillis dans les vêtements du premier furent soigneusement confiés à Ramon, afin qu'ils fussent plus tard remis à un consul britannique.

Coucou, à peu près rétabli de ses dernières tribulations, avait dirigé ces opérations ; les Indiens lui obéissaient en quelque sorte instinctivement et sollicitaient même ses avis. Quand ils eurent préparé le repas du soir et les foyers qu'ils allumeraient, la nuit venue, pour écarter les bêtes sauvages, Ramon qui paraissait leur chef, vint s'asseoir à côté de lui. « Mon père Piragua dort, dit-il, mais il s'éveillera ; or, si le jeune Ouariki (on se souvient qu'il avait décerné ce nom au Parisien) ne l'avait pas arraché aux vapeurs qui tuent, il ne se serait jamais éveillé ; c'est pourquoi les Indiens aiment Ouariki : les fils aiment celui qui a sauvé leur père. — Piragua est donc votre père ? interrogea curieusement Coucou. — Tu l'as dit. Connais-tu les immondes cafuzes et mamalucos qui peuplent les côtes ? Sont-ils plus lâches que cruels ou plus cruels que lâches ? Nul ne le sait, mais ils ont de l'or,

des montagnes d'or qu'ils ont gagnées en pressurant, en volant, en massacrant, et alors ils sont puissants, et ils ont à leurs gages des hordes de vaqueiros aussi cruels, aussi avides, aussi lâches qu'eux-mêmes... Voici douze ans, l'un d'eux, que l'on appelle le major, avait condamné Ramon à périr sous le fouet ; pourquoi ? Parce qu'il avait frappé au visage la femme de Ramon et que Ramon avait saisi son couteau pour la défendre. Mais notre père Piragua qui était venu à Marajo, où habite le major, chercher de la poudre et du plomb, acheta deux cents piastres la vie de Ramon ; comprends-tu ? Alors, je l'ai suivi avec tous les miens, et, depuis, nous sommes ses compagnons, il nous aime et nous l'aimons. Voici ces trois jeunes hommes ; l'un est mon fils, il s'appelle Agosto : les deux autres, Fernando et Gotto sont les fils de mon frère, qui est mort. J'ai encore deux fils, Luis et Mirra ; peut-être les verras-tu. — Où sont-ils ? » L'Indien fit un geste vague et ne répondit pas.

Ils conversèrent ainsi longtemps, mais Ramon ne posa aucune question à son interlocuteur. A la nuit, Willie s'éveilla et son premier soin fut d'appeler Coucou et de lui serrer la main. « Prenez place là, près de moi, lui dit-il. Les baumes et les

boissons des Indiens ont fait merveille, et je me sens bien mieux, mais le sommeil ne tardera pas à s'emparer encore de moi : leurs breuvages sont des soporifiques irrésistibles. Écoutez-moi donc. Je ne vous demande pas de me raconter votre histoire : vous me la confierez plus tard si vous le jugez convenable ; mais sans rien connaître de vous, je suis convaincu que vous êtes un honnête garçon ; d'autre part, vous m'avez rendu un de ces services qui ne s'oublient pas ; enfin, votre dénuement, les plaies dont votre corps est couvert disent que vous avez supporté de dures épreuves, de même que votre solitude en pleine forêt vierge témoigne que vous n'avez à compter sur personne en ce pays. Voulez-vous accepter l'hospitalité en mon château ? — Votre château ? s'exclama Coucou en riant. Fichtre, vous vous mettez bien ! Un château avec billard, salons, jardin anglais, parc, écuries et remises, peut-être ? — Pas tout à fait. Si le mot « château » tout court vous gêne, disons « château fort. » C'est entendu n'est-ce pas ? Je lis sur votre visage expressif, que vous ne demandez pas mieux... Appelez Ramon, voulez-vous, pour que je lui donne mes instructions. » Coucou obéit et s'écarta discrètement : cinq minutes plus tard, le Tapouye lui mettait

la main sur l'épaule en disant : « Ouariki, nous partons demain à l'aube. Quand le soleil sera en haut de sa course, nous aurons rejoint nos pirogues ; le jour suivant, avant que la nuit soit venue, nous serons arrivés au Château du Lac... »

IV

La mer intérieure.

En dépit de sa vaillance et de son énergie, Coucou avait été plus éprouvé qu'il ne voulait se l'avouer par ses dernières tribulations ; le terrible accès de fièvre qui l'avait terrassé l'avait surtout fort affaibli, et il n'était pas fâché de goûter quelque repos : c'est dire que la proposition de son nouvel ami Willie l'avait immédiatement séduit. D'ailleurs, ce Willie lui-même ne laissait pas de lui être sympathique ; par certaines de ses allures et par plusieurs côtés de son caractère, il rappelait un peu Thomas le Canadien, dont la mémoire était demeurée chère au Parisien, et cela seul suffisait pour que celui-ci fût favorablement disposé à son égard. Et puis, ce « Château du Lac » l'intriguait fortement. De quel lac s'agissait-il ? Il n'ignorait pas que cette région

immense qui s'étend entre l'Amazone au Sud et les Guyanes au Nord était alors fort peu connue ; de vastes marécages s'y étendaient, disait-on, mais la plupart étaient totalement impénétrables, attendu qu'on n'y pouvait circuler, ni à pied, ni en bateau : fallait-il croire que Willie et les siens avaient fait mentir ces affirmations ?

La cavarane se mit en route à l'heure dite, dans la direction de l'Ouest, et ce ne fut pas sans un serrement de cœur que Coucou s'éloigna des sépultures simplement indiquées par une sorte de *tumulus* où gisaient M. Cunnington et son nègre Sam : pauvres gens, quelle triste fin avait été la leur ! Et, philosophiquement, le Parisien se demandait si les résultats que le savant aurait acquis, même eût-il accumulé les observations scientifiques, eussent bien valu les risques auxquels il exposait lui-même et ceux qui l'escortaient. Mais, sa mobilité d'esprit aidant, il ne s'abandonna pas longtemps à ces tristes pensées ; il constata avec satisfaction que Ramon, promu aux fonctions de guide, contournait avec soin la vallée maudite, mais ce n'était pas sans quelque inquiétude, pourtant, qu'il se rendit compte de l'orientation générale de la marche, car elle le rapprochait des Murras,

à supposer que quelques-uns de ses ennemis eussent échappé au sort de leurs camarades. Il jugea donc convenable d'avertir Ramon qu'il avait eu maille à partir avec cette tribu, mais le Tapouye se borna à affirmer qu'il n'y avait rien à redouter.

La marche était naturellement fort lente, ainsi que l'on s'en persuadera sans peine si l'on veut bien se souvenir qu'il fallait transporter Willie dans une sorte de litière, simplement formée, d'ailleurs, d'un hamac suspendu à une solide perche que deux Indiens soutenaient sur leurs épaules ; or, à travers une végétation et sur un sol où, à chaque instant un homme libre de ses mouvements a peine à avancer, c'était naturellement un travail quasi herculéen de faire passer un blessé. Mais la vigueur et l'adresse des quatre Tapouyes, parfois aidés des judicieux conseils de Coucou et de Willie lui-même, triompha de tous les obstacles, et ce fut sans encombre que, un peu après l'heure annoncée par Ramon, la petite troupe, au sortir d'un bois plus inextricable encore que les autres, se trouva soudain en présence d'une rivière assez large, au cours rapide et resserré, et dont la rive opposée disparaissait sous une véritable forêt de roseaux et de plantes aquatiques. Les Indiens, exténués bien qu'ils n'en vou-

lussent rien laisser paraître, saluèrent l'arroyo d'exclamations joyeuses auxquelles s'associa leur ami Piragua. « Les canots, Ramon, commanda celui-ci, hâte-toi de les mettre en état de naviguer, afin que nous puissions partir le plus tôt possible. » Et il ajouta en anglais, s'adressant à Coucou : « Un homme qui n'aurait point été comme moi, endurci aux fatigues physiques, n'aurait pas, je crois, supporté ce que j'ai enduré depuis ce matin ; les baumes de Ramon, qui avaient, hier, fait merveille, n'ont point suffi à endormir la douleur née des secousses qu'occasionnait la marche sur ce sol inégal. Il me tarde de m'allonger dans ma pirogue où, du moins, je ne serai point cahoté, secoué, heurté comme un vulgaire colis. — Oui, approuva Coucou avec un demi-sourire, ce sont là les plaisirs de la vie d'aventures. — Et il me semble, observa Willie, que vous les connaissez déjà étrangement bien en dépit de votre jeune âge, ces plaisirs. — Je vous raconterai cela ; vous verrez, c'est très rigolo. Mais aujourd'hui nous n'aurions pas le temps, attendu, comme je le disais à ce pauvre M. Cunningham, qu'il y en aurait pour un bon moment. »

Willie n'insista pas, bien qu'évidemment, la présence de ce gamin, tout seul

au milieu de ce pays plutôt inhospitalier piquât sa curiosité. Quelques minutes plus tard, d'ailleurs, Ramon et l'un de ses acolytes apparaissaient, chacun monté sur une pirogue qu'ils manœuvraient habilement au moyen d'une pagaie, et que, vraisemblablement, ils étaient allés quérir en un de ces fouillis de roseaux où l'on eût facilement dissimulé une goélette, tant ils étaient hauts et serrés. Coucou remarqua qu'elles étaient sensiblement différentes de celles dont se servaient habituellement les Indiens : en fait, elles constituaient exactement le prototype de ce que nos modernes sportmen, fervents de l'aviron, appellent des « canoës » ; pointues aux deux bouts, longues de cinq mètres, larges de soixante centimètres, profondes de quatre-vingts à peine, elles étaient construites à la fois pour donner une vitesse extraordinaire, et pour pouvoir passer partout, dans les arroyos les plus étroits ; de plus, leur poids relativement peu considérable, permettait à deux hommes de les transporter sans trop de peine, avantage fort appréciable. Willie les désigna du geste à son jeune ami : « C'est moi, dit-il, qui suis l'inventeur de ce modèle d'embarcations : aucune autre ne peut les vaincre à la course, pourvu qu'elles soient manœuvrées par,

des hommes habitués à leur maniement. Vous verrez, pour circuler dans les régions où je vous emmène, il est impossible de rien imaginer de mieux. »

La petite troupe s'accorda une heure de repos, puis l'embarquement commença aussitôt, d'ailleurs promptement achevé. Allongés sur un lit d'herbe, au milieu de chacune des pirogues, Coucou et Willie n'allaient d'ailleurs jouer qu'un rôle purement passif, mais non le plus désagréable, celui de se laisser véhiculer ; et un voyage véritablement étrange commença.

Avec une nouvelle facilité surprenante, fendait contre le courant les flots rapides de l'arroyo, les deux frêles barques longèrent quelque temps la forêt d'immenses roseaux, de gigantesques plantes de marais, qui, à l'estimation du Parisien, formaient le long de la rive opposée une impénétrable ceinture, puis soudain, Ramon qui, avec son fils Agosto, montait le premier canoë — celui de Willie — le lança à toute vitesse au milieu de ce fouillis que l'œil lui-même ne pouvait percer, mais où, en raison de sa forme effilée, la pirogue pénétra comme en se jouant, écartant de droite et de gauche les flexibles végétaux qui se refermèrent sur elle, la masquant en quelque sorte instantanément. « Eh ! s'écria

Coucou ébahi, où vont-ils comme ça? Ils ont donc l'intention de mettre leur bateau sur des roulettes... » Mais sa propre barque suivait en cet instant la trace de la première, et tout aussitôt, le Parisien comprit : ce qu'il avait pris pour la raie opposée de l'arroyo n'était autre chose que le début d'un vaste marécage peu profond, où, avec la luxuriance habituelle aux contrées tropicales, avait poussé une véritable forêt de plantes, d'arbustes et d'arbres aquatiques. Tantôt, il était possible de pagayer, tantôt, au contraire, il fallait se servir de longues et solides perches munies de crocs avec lesquelles les Indiens halaient ou poussaient la pirogue en prenant appui soit aux arbres, soit sur le fond vaseux. C'était là une gymnastique épuisante à laquelle seuls des hommes infatigables comme le sont ceux des races primitives étaient capables de résister.

Après une heure de navigation dans ces pénibles conditions, les deux canoës débouchèrent sur une nappe d'eau où la végétation s'éclaircissait sensiblement, ce qui permit une allure plus rapide. Ça et là, des buissons, des arbustes émergeaient, mais peu de ces géants que l'on trouve à chaque pas en terrain sec ; quelques petites îles aussi, toutes enfouies sous un inex-

tricable amas de lianes et de branches. Mais ce qu'il y avait de plus curieux, c'était la multitude vraiment inouïe d'oiseaux de toutes sortes qui se croisaient dans l'air ; à de certains moments, leurs cris étaient tellement retentissants qu'il fallait se boucher les oreilles pour n'être point assourdi ; il y en avait de toutes les tailles, depuis l'oiseau-monde jusqu'au vautour, et même quelques aigles majestueux, planant bien haut dans la nue. Les eaux aussi recélaient de nombreux habitants, poissons, serpents, anguilles, salamandres, rats et bien d'autres espèces ; Gotto affirma même qu'il s'y trouvait des reptiles géants et des caïmans, mais, probablement effrayés, ces redoutables animaux ne se montrèrent pas.

Ce marais semblait ne point devoir finir ; un peu avant le coucher du soleil, cependant, les pirogues s'enfoncèrent dans un arroyo que bordait de chaque côté la terre ferme ; il était très étroit, et ses rives servaient de gîte à d'innombrables tribus de singes de toutes tailles dont quelques-uns s'amusèrent à bombarder les voyageurs avec des noix de coco ; l'un des projectiles ayant justement atteint Coucou, sur la bosse encore sensible que lui avait valu sa rencontre avec un tronc d'arbre lors de la tornade, il se mit en

rage et insulta copieusement les quadrumanes qui lui répondirent par des cris et des gambades sans fin, à la grande joie des Indiens et de Willie lui-même. Ce fut peu après que, sur l'ordre de ce dernier, la flotille toucha terre : on s'arrêterait là pour la nuit. « Eh bien, mon jeune camarade, interrogea-t-il, que pensez-vous de ce pays? — Curieux, très curieux, affirma le Parisien. N'avais encore rien vu de pareil. C'est une mer dans les terres. — Une mer dans les terres? Vous ne croyez pas si bien dire, et je vais sans doute vous surprendre en vous révélant que, d'ici, comme d'ailleurs de mon château, on peut gagner l'Atlantique sans quitter sa barque. — Allons donc ! L'Atlantique, d'ici? Après tout, écoutez donc, m'sieu, j'vas vous dire une chose, moi : que nous soyons ici en Amérique, et même en Amérique du Sud, ça me paraît pas douteux, mais je vous confierai, entre nous, que là s'arrêtent à peu près mes connaissances. — Écoutez-moi, nous sommes au Sud des Monts Tumuc-Humac, dans ce qu'on appelle la Guyane brésilienne, par conséquent au Sud également des territoires contestés. Une série de marécages et d'arroyos, où, à part de rares groupes d'Indiens, Roucouyennes surtout, et aussi Ottomacs, à part également quelques

forçats évadés et des aventuriers poussés par le goût de l'inconnu, personne n'a jamais pénétré, permet de gagner, d'une part la côte pas très loin de Counani, d'autre part, l'Amazone à son embouchure, entre son confluent avec la rivière Jary, et Macapa. Seulement, entendez-moi bien : tous ceux qui, avant moi, ont parcouru ces lacs, ces marais, ces arroyos, l'ont fait sans but. Ils y sont venus... parce qu'ils y sont venus, ils y ont erré au hasard de leur fantaisie et ils en sont partis de même ; d'ailleurs, bon nombre n'en sont nullement partis, et leurs corps ont servi de pâture aux caïmans et aux vautours. Moi seul, j'eus l'intuition de la vérité, moi seul m'aventurai dans ces solitudes, avec l'intention de les explorer à fond, et d'en connaître les tenants et les aboutissants. J'y ai réussi au delà de mes expériences, mais au prix de quels périls ! — Compliments, fit Coucou. Je crois que, tous les deux, nous avons la caboche faite un peu de la même façon. Comme je comprends ça, moi, le désir de passer où jamais, avant soi, aucune main humaine n'a jamais mis le pied... c'est-à-dire... enfin, vous comprenez bien !... Seulement, ça m'a l'air bien peu fréquenté, ce coin-là ! On ne doit pas y risquer souvent de procès avec les voisins, n'est-ce

pas? — J'ai mes amis les Tapouyes. Et puis, souvent, je vais à Marajo, à Macapa, même à Para, à Cayenne, à Paramaribo. — Cayenne ! Connu, j'en viens ! — Vraiment. — Oui. Oh ! je vous raconterai... Soyez tranquille je ne suis pas un forçat évadé... »

Cette idée lui parut si amusante qu'il se mit à rire joyeusement, mais la conversation fut interrompue par Ramon qui, aidé de son fils, venait donner ses soins à son père Piragua. Après, il fallut préparer le repas, dont des canards sauvages, une tranche de venaison séchée, et une bouillie de farine de manioc composèrent le menu copieux, sinon délicat. Ensuite, d'autorité, Ramon décréta que Piragua avait besoin de repos et lui fit ingurgiter un breuvage soporifique qui, en cinq minutes, plongea le blessé dans un sommeil dont le tonnerre ne l'eût point tiré. Coucou ne tarda pas à limiter, et ce fut avec un délicieux sentiment de sécurité qu'il s'endormit, sous la garde vigilante de l'un des Indiens, accroupi auprès du feu, sa carabine entre les jambes. « C'est drôle, la vie ! Comme hier ressemble peu à aujourd'hui et aujourd'hui à demain ! Que c'est donc vexant de songer qu'avant une centaine d'années, il faudra casser ma pipe ; les gens qui s'ennuient sur la terre, passe encore : ceux-là,

qu'ils soient ici ou ailleurs, qu'est-ce que ça peut leur faire? Mais moi, je ne m'y ennuie pas, ah ! mais non, je m'y trouve très bien ; spectacles variés et représentations gratuites du matin au soir, et, parfois, du soir au matin, des hauts, des bas, de la prospérité, de la misère, des amis, des ennemis, des coups de fusil, des voyages « à l'œil », tant qu'on en veut, mais que faut-il de plus pour être heureux?... » Telles furent ses dernières et optimistes pensées, avant que définitivement Morphée vînt clore ses paupières.

V

Les visiteurs inattendus.

Durant ses longues randonnées à travers les plaines du Texas, Coucou n'avait jamais rien vu qui se pût comparer à l'étrange spectacle de ce gigantesque marécage, méritant plutôt, à la vérité, le nom de « mer intérieure », qu'il lui avait décerné. Ce coin du globe, d'ailleurs, eût fait le bonheur d'un chasseur, car le gibier y foisonnait ; les animaux dangereux n'y semblaient point abonder, et très farouches, s'enfuyaient à l'approche de l'homme ; les seuls ennemis redoutables,

c'étaient les moustiques et la fièvre : il faut ajouter pour être complet, que le séjour n'en devait pas être précisément très sain, ainsi qu'en témoignait l'odeur fade et désagréable qui s'élevait de l'eau, aussitôt qu'on l'agitait un peu, ni très gai, car cette interminable nappe d'eau où, sans cesse le regard était barré par l'épaisse végétation, finissait par devenir monotone et inquiétante.

« Dans trois heures, annonça Willie au moment où la caravane s'embarquait, nous voguerons sur mon lac. Vous verrez, le paysage changera, et autant celui-ci est peu attrayant à la longue, autant l'autre est agréable et gai. » Confiant dans cette prophétie, le Parisien s'allongea paresseusement sur sa couche d'herbes, au milieu de la pirogue, et, avec une délicieuse béatitude, se laissa glisser sous l'impulsion vigoureuse des deux Indiens qui la manœuvraient. Le pays était absolument plat, avec seulement, çà et là, de petites collines peu élevées, le courant était à peine sensible et les deux embarcations filaient rapidement entre les rives basses et couvertes de feuillage d'arbres énormes. Enfin, elles débouchèrent sur le lac annoncé, que toute la troupe salua de joyeuses exclamations.

Ce n'était plus un marais, mais, en

effet, un lac, aux eaux relativement claires et assez profondes que n'encombraient plus les touffes de hautes herbes ni d'arbustes aquatiques. En revanche, éparses, émergeaient de petites îles, véritables nids verdoyants, toutes entourées d'une ceinture de roseaux si serré qu'on eût dit une barrière élevée par la main de l'homme. Cette nappe d'eau, environ quatre lieues de largeur sur six de long, et, au nord, elle était bornée par les derniers contre-forts de Tumuc-Humac, tandis qu'à l'ouest et à l'est, elle se prolongeait par tout un lacs d'arroyos et de rivières conduisant, d'une part aux affluents de gauche de l'Amazone, de l'autre à l'océan ; quant au sud — c'était par là qu'arrivaient les voyageurs — les marais continuaient jusqu'à la forêt vierge proprement dite.

« Très bien, approuva Coucou, à qui Gotto venait de donner ces explications. Oui, je reconnais que ce coin-là est gentil. C'est toujours la même histoire, ça manque de société, mais pour celle qu'on peut espérer dans ce pays, il vaut souvent mieux la voir de loin que de près... Seulement, et le château annoncé, on ne l'aperçoit pas souvent? » Gotto tendit le bras droit devant lui. « Là-bas, répliqua-t-il brièvement. » Curieusement, le Parisien

regarda dans la direction indiquée, mais il ne vit autre chose qu'une île qui, ni par sa grandeur, ni par son aspect ne se distinguait des autres. « Attendons, murmura-t-il. Probable que ce mot de château est un peu ambitieux, mais on y sera toujours aussi bien qu'au milieu des bois en la compagnie des boas plus ou moins constrictors et des fourmis-manioc. Nous aurons tout le temps de nous y refaire un peu de lard, et puis après... dame ! après, nous verrons. » Il en était là de son soliloque quand le canoë de Willie, qui précédait le sien, s'arrêta, et Ramon, montrant un visage inquiet, presque bouleversé, interpella Gotto et Fernando — les deux payeurs de la seconde pirogue. « Avez-vous vu ? interrogea-t-il. Il y a des étrangers dans l'île. Moi, moi, j'ai vu, je suis sûr... — Ah ! fit simplement Gotto. Que mon frère Ramon s'explique. Où a-t-il vu ces étrangers ? » Coucou intervint, s'exclamant : « Ils s'en vont, regardez. Les voilà qui se « cavalent » en bateau. — Que dit Piragua ? demanda Gotto. — Il dort. Je lui ai fait boire le jupari, à cause de la fièvre. — Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? s'informa Coucou. Est-ce que vous attendiez des visites ?... Si vous savez qui c'est, ça va bien, mais si vous n'en savez rien, s'agit pas de vous regarder dans le

blanc des yeux jusqu'à la nouvelle lune. Il faut leur courir après, essayer de les rattraper et leur demander ce qu'ils sont venus faire dans vos domaines. — Ouariki dit vrai, approuva Ramon, et il mérite de s'appeler Ouariki. Aux pagaies. »

L'instant d'après, les deux légères embarcations volaient à la surface de l'eau, et, dès la première minute, il fut évident que la pirogue poursuivie ne pouvait lutter de vitesse. Elle était montée par sept hommes — des Indiens sauvages, sûrement — et n'était autre chose qu'une uba plus grossière encore que celles en usage à l'embouchure de l'Amazone. Quand ils constatèrent qu'immanquablement, ils allaient être rejoints, trois des intrus abandonnèrent leurs rames et se préparèrent au combat, saisissant leurs arcs et leurs flèches ; les quatre autres ne tardèrent pas à les imiter, de sorte que les adversaires se trouvèrent bientôt à portée de voix. Tout naturellement, Coucou avait pris la direction des opérations que ne pouvait assumer Willie, plongé dans un sommeil profond. « Si j'étais à votre place, Ramon, dit-il, je leur demanderais d'abord qui ils sont. — Je n'ai pas besoin de le leur demander, répliqua le Tapouye en grinçant des dents, ce sont de ces Mangeurs-de-Terre maudits

qui, une fois déjà... » Il n'acheva pas et épaula sa carabine (les quatre Tapouyes étaient munis d'armes excellentes, et il était visible qu'ils savaient s'en servir. La détonation se confondit avec un cri d'agonie poussé par l'un des sauvages qui culbuta dans l'eau ; une volée de flèches, accompagnée de hurlements féroces, répondit, mais les trois autres Tapouyes se mirent de la partie, et un de leurs ennemis suivit le premier, tandis qu'un autre s'affaissait dans la pirogue. « Tous, cria Ramon, il faut les tuer tous ces animaux immondes. Aux pagaies, approchons-nous... » Sa phrase s'acheva en une exclamation de douleur, une flèche venait de l'atteindre en pleine poitrine, et il tomba en arrière dans les bras de son fils Agosto.

« Diable ! fit Coucou, ça chauffe ! C'est le moment de nous en mêler ! » Il ajusta l'un des sauvages qui dégringola sans un cri, ce que voyant, les autres, délibérément, jetèrent leurs arcs et sautèrent à l'eau. « Gotto, cria Agosto, le père est blessé ; il faut tout le sang des maudits pour racheter celui qui coule de sa poitrine ! » Mais Gotto ni Fernando n'avaient besoin d'être excités. Courbés sur leurs pagaies, ils piquaient vers les fugitifs qui s'efforçaient de gagner à la nage l'île la plus proche. Coucou était assez ennuyé

de la tournure que prenaient les événements, car il lui répugnait de tirer sur ces hommes hors d'état de riposter, mais Gotto leva ces scrupules en abandonnant sa rame pour sa carabine ; toutefois, sa balle ne fit qu'effleurer la tête de l'un des fuyards qui plongea aussitôt. Le Tapouye s'empara alors de l'arme de Coucou, et un autre des Mangeurs-de-Terre fut atteint, et disparut dans les flots. « Il faut tuer aussi les deux derniers, déclara Gotto dont les yeux étincelaient. Ouariki, charge les armes. » Le gamin s'acquitta rapidement de ce soin, tandis que le vindicatif Indien prêtait à son camarade Fernando l'aide de son bras robuste pour rapprocher le canoë des ennemis suivants. Il s'attachait à poursuivre celui qu'il avait manqué mais fort adroitement, celui-ci nageait sous l'eau, ne remontant à la surface que pour reprendre rapidement la respiration. Toutefois, ce manège ne pouvait durer longtemps, et, bientôt, la barque ne fut plus qu'à quelques mètres de lui ; le souffle lui manquant, il émergea, leva les bras en l'air pour faire signe qu'il se rendait, mais une balle en pleine figure lui régla son compte.

« L'autre, l'autre, hurla féroce ment Gotto, où est-il ? Mort aux Ottomacs Mangeurs-de-Terre, mort ! — Fichtre !

grommela le Parisien, moi qui leur trouvais l'air de si braves types, à ces Tapouyes. C'est qu'il ne sont pas commodes du tout, quand ils s'y mettent ! » L'unique survivant, d'ailleurs, avait disparu, et c'est en vain que les vainqueurs exploraient l'étendue d'eau qui les séparait de l'île où le pauvre diable, selon toute apparence chercherait à se réfugier. « Allons, fit bonnement le Parisien, laissez-le quoi ! Si vous tuez le dernier, il n'en restera plus pour raconter l'histoire aux autres, non plus que pour nous expliquer à nous-mêmes ce qu'ils étaient venus faire au... » Un cri lointain, une clameur plutôt, lui coupa la parole : tous se retournèrent du côté du second canoë qu'ils distinguèrent, les laissa un instant muets d'étonnement : l'embarcation avait chaviré, et, tout à côté, l'agitation de l'eau témoignait qu'un combat aquatique y était engagé.

« Au trot, cria Coucou, vite, pas le moment de regarder lever les étoiles en plein midi ! » Déjà Gotto et Fernando avaient saisi leurs pagayes et le canoë fila comme une flèche dans la direction de l'inexplicable drame qui venait de se dérouler : Avant qu'il y fût parvenu, la lutte était terminée et une tête — celle d'Agosto — parut à la surface. Alors, on remarqua qu'un homme, qui n'était autre

que Ramon, était cramponné à la pirogue, laquelle, faite d'une écorce extrêmement légère quoique résistante, flottait encore, quoique chavirée. « Eh bien, merci ! s'exclama le Parisien. Et ce pauvre Willie qui se faisait une fête de m'offrir l'hospital... Mais, sacrebleu, Willie, Willie où est-il ? Piragua, votre « père Piragua » ?... » L'infortuné, en effet, avait disparu, et si, comme il était probable, le contact de l'eau n'avait pas suffi à le tirer de l'espèce d'écrasante léthargie où l'avait plongé le jupari, il était allé tout droit au fond du lac, sans même en avoir conscience...

Déjà, Gotto et Fernando avaient plongé, tandis que Coucou aidait Agosto à hisser dans le canoë Ramon épuisé par la perte de son sang. « Mais, qu'est-ce qui s'est passé, enfin ? s'exclama le gamin. Expliquez-vous, Agosto, avec qui vous battiez-vous dans l'eau ? Qui a fait chavirer votre pirogue ? » En quelques paroles entrecoupées par l'émotion, le jeune Tapouye raconta qu'il était occupé à fabriquer un pansement improvisé pour son père, quand, soudain, deux mains avaient empoigné le bordage de sa pirogue, instable comme toutes les embarcations de ce genre et l'avaient chavirée d'un seul coup. Et subitement, il s'était lui-même trouvé aux prises avec un Ottomac (ou un Mangeur-

de-Terre, cette tribu est désignée indifféremment de l'un de ces deux noms) qui avait essayé de le frapper de son couteau. « Bon, bon, interrompît le gamin, je sais le reste, puisque vous êtes ici, sain et sauf et que votre adversaire est au fond de l'eau. Mais ce qu'il y a d'effrayant, c'est qu'il m'a l'air de n'y point être seul, car j'ai grand peur que nous ne revoyons plus ce pauvre Willie en ce monde... »

Gotto et Fernando s'épuisèrent à plonger mais pour comble de malchance, en cet endroit, le lac avait une profondeur d'une quinzaine de mètres au moins — ce qu'on appelle un trou, et ils ne parvenaient pas à atteindre le fond ; plusieurs minutes s'écoulèrent en efforts inutiles, et comme un certain temps s'était déjà passé entre le moment où la pirogue de Ramon avait chaviré et l'arrivée de celle de Coucou, il était à peu près certain que, retrouvât-on le corps de Willie, il serait impossible de ramener le malheureux à la vie. Quant à Ramon, il n'avait pas perdu connaissance, mais il était très faible et ne parvenait même pas à articuler une parole ; sa blessure devait être grave.

« Encore pis ici qu'au Texas, opina Coucou. Quels pays ! bon sang ! Dire que, dans le temps, quand j'étais « même » et que je lisais des histoires de voyages, je

traisais les auteurs de « blagueurs, de monteurs de coups », quand ils faisaient arriver à leurs héros une pauvre petite aventure de rien du tout par-ci par-là ! Qu'est-ce que j'aurais dit si j'avais lu ma propre histoire, alors !... Pour ce qui est de celle qui vient de nous tomber dessus sans crier gare, je veux bien être pendu si j'y comprends rien ; mais cela, c'est pour plus tard, l'important, c'est de retrouver Willie... et il ne se retrouve pas... » Brusquement, il prit sa décision, se dévêtit rapidement, et plongea à son tour, une fois, deux fois, trois fois. Et quand il reparut enfin, il soutenait, non sans peine, un corps inanimé, un cadavre plutôt, que les Indiens empoignèrent et hissèrent dans la pirogue. « Vous l'avez bien cherché, fit-il, haletant, mais juste là où il n'était pas. Moi, paraît que j'ai raté ma vocation en n'embrassant pas la profession de terre-neuve... » Il monta à son tour dans le canoë où, silencieux, les trois Tapouyes, sans s'occuper de lui ni de Ramon, essayaient de ramener à la vie leur père Piragua ; mais celui-ci était bien resté six minutes dans l'eau, et, bien qu'on ait ranimé des gens immergés, pendant un temps sensiblement plu longs la mort semblait bien avoir fait son œuvre,

VI

Le Château du lac.

Les Indiens, cependant ne se décourageaient pas, et, au risque de faire chavirer la légère embarcation surchargée, ils pratiquaient sur la personne du noyé une opération analogue à celle de la respiration artificielle ; leur désolation faisait peine à voir, et ils négligeaient même Ramon, leur proche parent pourtant, pour s'occuper davantage du blanc. Mais le temps passait, et, désespéré, Gotto dit : « Allons au Château, nous serons plus à notre aise pour essayer de le rappeler à l'existence. — Pensez-vous donc pouvoir y parvenir ? » interrogea Coucou. — Le Manitou tient entre ses mains la vie et la mort des hommes qu'il a créés. » Ce fut la seule réponse du Tapouye qui, ainsi que Fernando, s'empara d'une pagaie, tandis qu'Agosto continuait à faire manœuvrer les bras de Willie et que Coucou étanchait le sang qui coulait de la blessure de Ramon. La pirogue prit rapidement la direction de l'île où était situé le fameux « Château » et elle ne tarda pas à aborder la barrière de roseaux et de plantes géantes

qui, à cent mètres de distance, lui formait une épaisse ceinture. Son avant-effilé y pénétra sans peine et, poussée par les deux hommes qui, maintenant, se servaient de leurs longues pagaies comme de gaffes en prenant appui sur le fond, elle arriva à l'entrée d'une espèce de chenal, lequel était fermée par une estacade formée de madriers habilement réunis par de grosses traverses. Gotto fit entendre un signal imitant curieusement le cri du héron quand il prend son vol, le complétant par deux coups de sifflet, puis un nouvel appel semblable au premier ; trente secondes plus tard, une silhouette humaine émergea d'un buisson à l'une des extrémités de l'estacade.

« Ouvre le passage, commanda Gotto. Piragua est blessé, et aussi Ramon, ton père. Va, hâte-toi. » C'était un tout jeune homme de dix-sept ans environ, un Tapouye lui aussi, à la physionomie vive et ouverte, qui eut une exclamation de désespoir. « Les fils de nos pères, répliquait-il, ont dû cruellement offenser le Manitou, car sa colère s'est abattue sur eux. Ramon le père est blessé, et Anhita a été enlevée par les immondes Ottomacs. » En un clin d'œil, les trois Indiens, dans la pirogue, furent debout ; le teint cuivré de Gotto prit ce ton jaunâtre qui, chez les hommes

de cette race, témoigne de leur émoi comme la pâleur chez les blancs. « Anhita, crièrent-ils, que dis-tu, Anhita enlevée? — Hier, au lever du soleil. Le malheur est sur nous. » Il y eut un silence consterné au milieu duquel Coucou demanda : « Qui est-ce? — La fille unique de Ramon. — Tiens, pensa le Parisien, il ne m'avait pas parlé d'elle. Il est vrai que pour les sauvages ou demi-sauvages, les garçons seuls comptent, parce qu'eux seuls peuvent devenir des guerriers... »

Cependant, manœuvrée par le jeune garçon qui était évidemment l'un des trois fils de Ramon, l'estacade, sorte de barricade mobile qu'un système fort ingénieux de treuils permettait de replier contre la rive, s'était ouverte et la pirogue s'engagea dans le chenal, large d'une dizaine de mètres et long d'une centaine, soigneusement débarrassé d'herbes, et à l'extrémité duquel s'apercevait un débarcadère, wharf en miniature, le long duquel étaient amarrés une dizaine de canoës et ubas, plus deux cents canots à voile de dimensions plus considérables. De chaque côté, le rivage était couvert d'une végétation incroyablement serrée et pratiquement impénétrable, sauf en certains endroits où aboutissaient des sentiers ; mais l'orifice de ceux-ci était

barré par des manières de portes renforcées de fagots épineux qui en devaient rendre l'escalade ou la démolition très malaisée. En un clin d'œil, la pirogue eut atteint le wharf, là un autre Indien, un peu moins âgé que le premier, et trois femmes de même race, une jeune et deux vieilles, étaient accourues, et à peine les arrivants en vue, s'abandonnèrent à toutes les démonstrations d'une douleur sans limites. Ces cris et ces pleurs eurent le don d'exaspérer Gotto qui cria : « La paix, femmes ! A quoi servent ces clameurs, sinon à effrayer les oiseaux ? Pensez-vous qu'elles rendront la vie à ceux qui ne sont plus ? » Les pauvres créatures, instantanément cessèrent leurs gémissements et aidèrent les hommes à débarquer Willie et Ramon. Coucou, dont nul ne s'occupait, suivit en simple spectateur et, derrière le triste cortège, il s'enfonça dans un sentier étroit bordé de chaque côté d'une muraille palissadée où étaient percées des meurtrières ; de quinze en quinze pas, des portes massives, ouvertes pour l'instant, témoignaient du soin presque excessif avec lequel on s'était appliqué à fortifier ce passage. Enfin, le Parisien déboucha sur une esplanade, c'est-à-dire un espace défriché, de cinq ou six hectares où poussait une herbe admirablement grasse et

verte ; quelques brebis y paissaient, ainsi que des chèvres. Et, au milieu du côté opposé, se dressait, au sommet d'une petite éminence dominant d'une douzaine de mètres le sol environnant, un carré de trente mètres de côté environ formé d'un rempart de bois, haut de plus de trois mètres, revêtu extérieurement de fascines épineuses et précédé d'un large fossé. Coucou ne douta pas que ce fût là le « Château » annoncé.

Il y pénétra par un pont que l'on pouvait rentrer à volonté en le faisant rouler sur des espèces de rails en « itouba » et jeta un regard curieux autour de lui : très modeste, le Château ! Une simple maison en bois, sans étage, mais surélevée d'un mètre et demi environ au moyen de pilotis sur lesquels elle reposait ; la partie située entre le sol et le plancher était aménagée en étables et entrepôts de caisses, fûts, ustensiles et instruments de toutes sortes. L'espace qui séparait cette bâtisse, munie de portes et de fenêtres, du rempart qui l'entourait, était vide. Quant au rempart lui-même, il était percé de meurtrières et garni de place en place de cahutes fermées, abritant, comme il le sut plus tard, des dépôts de munitions creusés dans le sol.

Par un escalier, il parvint dans l'intérieur de la maison ; déjà, dans une salle

étroite, mais garnie de quelques meubles européens, lit, chaises, canapé, tables, on avait déposé Willie, toujours inanimé, et Gotto, puis Fernando, aidés des deux femmes les plus âgées, s'empressaient autour de lui, celles-ci préparant en même temps un breuvage de leur façon, les hommes frictionnant le corps inerte de toute la vigueur de leurs muscles robustes. Dans une chambre voisine, les autres habitants du « Château » pensaient Ramon, qui, les yeux clos, ne semblait guère en meilleur état que son ami blanc.

Comme il n'était là d'aucune utilité, Coucou s'en fut faire un tour de promenade dans la « propriété dont il eut, bientôt reconnu tous les coins et recoins, encore qu'il fût obligé de se défendre contre les entreprises d'une demi-douzaine de chiens qui, ne le connaissant pas, le poursuivaient en aboyant d'un air peu engageant. Puis, comme il avait remarqué une sorte d'observatoire, construit à l'un des angles du rempart, il escalada l'échelle qui y conduisait, et, une fois parvenu à l'étroite plate-forme, il fit cette constatation qui, jusqu'alors lui était demeurée inaperçue, que le Château était, de ce côté-là, situé au bord de l'eau à l'endroit précis où se terminait la rive ; au pied de la petite colline qui le portait, commençait

la ceinture de roseaux et, au delà, c'était le lac, avec, çà et là, les autres petites îles éparses, puis au loin, très loin, une ligne noirâtre qui ne pouvait être que la terre ferme.

Mais une autre remarque accapara tout aussitôt son attention tout entière : deux grandes pirogues, portant chacune sept ou huit hommes glissaient lentement à la surface des flots, à deux cents mètres environ et leur forme était semblable à celle de l'embarcation que montaient les Ottomacs si terriblement mis à mal peu auparavant. « Ouais ! pensa le gamin. Pendant que ces braves Toupayes sont si fort absorbés à soigner les morts et à ranimer les blessés... ou plutôt le contraire... leurs ennemis m'ont l'air de ne pas s'endormir... Pourquoi « ennemis » ? Qu'ont fait les Tapouyes aux Ottomacs, puisque Ottomacs il y a, ou les Ottomacs aux Tapouyes ! mystère ? mais il s'en est pas moins certain que les uns ne portent pas les autres dans leur cœur... Allons prévenir le dénommé Gotto, qui me fait l'effet d'être la plus forte tête de la société. » Il descendit en hâte de son perchoir et gagnant la maison de bois, pénétra dans la première salle, mais, sur le seuil, il s'arrêta, pétrifié d'étonnement : soutenu par les deux femmes, Willie était

assis sur le lit, blême, le visage défait et encore souillé d'eau et de vase, mais les yeux ouverts, et non seulement il ouvrait les yeux, mais on voyait très bien sa poitrine se soulever à intervalles inégaux, sous l'effort d'une respiration pénible...

« Ça, par exemple, s'exclama le Parisien, si ce n'est pas un miracle, ça y ressemble tellement... » Mais il n'eut point le temps de rien ajouter, parce que Gotto s'était approché de lui et, lui saisissant la main, l'appuyait contre son cœur. « Ouari-ki, dit l'Indien d'une voix tremblante, c'est toi qui as arraché aux flots notre père Piragua, de même que c'était toi qui l'avais retiré du trou où les démons soufflaient de mortelles vapeurs. Va, va, tu es notre frère, puisque tu as sauvé notre père ! — Entendu, patron, répliqua le gamin, on est tous des « poteaux »... Alors il en réchappera ? — Oui, mais... jamais plus il ne poursuivra le daim, le cerf ni la panthère à travers la forêt... Piragua sera désormais « matawri » (littéralement : une jambe). — Que dis-tu ? » Brièvement, l'homme expliqua que, par suite de circonstances inconnues, mais que la culbute de l'embarcation, les secousses de toutes sortes subies par le patient n'expliquaient que trop, la jambe blessée de Willie était très probablement à jamais

hors d'état de le soutenir. « Pas rigolo, murmura le gamin. Malgré ça, il vaut mieux vivre avec une jambe cassée que d'être mort avec deux jambes intactes. Et Ramon? — Le Manitou décidera de son sort ! la flèche a pénétré profondément. — Elle n'était pas empoisonnée? — Non, car Ramon ne vivrait plus, pourtant les Ottomacs connaissent le secret du Wourail. — Eh mais, c'est vrai ! s'exclama le Parisien. J'étais justement venu pour cela : à propos d'Ottomacs, il y en a une bonne douzaine qui se « baladent » en canots pas loin d'ici... — Que dis-tu? — La vérité. Si tu ne me crois pas, vieux frère, vas-y voir. »

Gotto appela Fernando et tous deux, accompagnés de Coucou, gagnèrent l'observatoire ; les deux pirogues étaient toujours en vue. « Fernando, ordonna l'Indien, va chercher l'un des gros fusils, avec deux charges de poudres et des balles. » Le jeune homme s'éloigna et ne tarda point à reparaitre, pliant sous le fardeau d'un formidable engin dont l'aspect plongea le Parisien dans une admiration profonde, car c'était la première fois qu'il en voyait un semblable. C'était ce qu'on appelait alors un « fusil de rempart » à peu près semblable aux énormes canardières dont se servent encore parfois, de nos jours, les chasseurs de gibier.

d'eau. Ces armes, du calibre 4 (c'est-à-dire lançant des projectiles de « quatre à la livre » pesant donc plus de cent grammes) constituaient de véritables petits canons, d'un poids d'une dizaine de kilos ; on ne s'en servait d'ailleurs que sur affût, et en garnissant la crosse d'un « sabot » spécial destiné à amortir le recul. Fichtre, s'exclama le gamin, voilà qui doit faire une plus jolie besogne que nos pauvres petites carabines calibre 16 ou 20 (désignation signifiant qu'elles tiraient des projectiles du poids de « 16 ou 20 à la livre », soit 30 ou 24 grammes ; c'étaient les calibres les plus usités, comme ils le sont d'ailleurs de nos jours encore pour le tir de chasse). Les Indiens ne répondirent pas et, ayant chargé leur engin, dont la longueur totale atteignait bien 1 m. 70, ils le placèrent sur un affût en bois tout préparé, et Gotto visa soigneusement la plus rapprochée des deux barques. Une formidable détonation ébranla l'air, et des cris de détresse s'élevèrent ; quand la fumée fut dissipée, on vit la pirogue, brisée par le choc du projectile, commencer à couler bas et ceux qui la montaient, se jeter à l'eau avec toutes les marques de la plus vive terreur, mais il fut impossible de savoir si l'un d'eux avait été atteint : c'était toutefois fort probable.

« Mâtin, s'exclama Coucou, je ne voudrais pas me rencontrer au coin d'un bois avec une balle de cette espèce-là lancée à la vitesse de 250 ou 300 mètres à la seconde ! Je suis plus gros qu'elle, c'est évident, néanmoins, je crois fort que je n'aurais pas le dessus... Eh ! regardez donc si les bonshommes de la deuxième pirogue « se trottent » sans s'occuper de leurs copains qui barbotent ! C'est ça, la solidarité et la fraternité, au moins ! » Mais Gotto, sombre, ne l'écoutait pas et, avec l'aide de son frère, il rechargeait vivement l'énorme fusil, dont il tira un second coup sur les fuyards. Mais, cette fois, la distance était trop considérable et le projectile passa au-dessus de la tête de ceux à qui il était destiné. « A tous les coups on ne gagne pas, observa philosophiquement le Parisien. Heureusement, sans quoi à la guerre, il ne resterait bientôt plus personne... Maintenant, Gotto, vieil ami, me diras-tu pourquoi ces pauvres Ottomacs ont l'air de ne pas t'inspirer une sympathie particulièrement vive ? — Ils sont certainement beaucoup moins que des chiens, fit sourdement le Tapouye ; lâches, ils fuient devant les hommes, mais ils sont braves devant les enfants et les femmes. J'avais une épouse, Manoëla, ils l'ont tuée, voici un soleil et demi, ils

l'ont tuée à coups de flèches, alors qu'elle puisait de l'eau dans le lac, et cela sans motif, pour le plaisir de voir couler son sang. Hier, ils ont enlevé Anhita... — A moins qu'ils l'aient tuée aussi, la pauvre. » L'Indien secoua la tête. « Non, dit-il, après avoir longuement réfléchi. Du reste, ce soir les hommes tiendront conseil. Tu es notre frère, Ouariki, et, malgré tes bras frêles, ton corps mince et ta jeune tête, tu es un homme, tu seras des nôtres.. »

VII

Expectative.

Willie et l'Indien Ramon étant hors de combat, la garnison du château se composait de cinq hommes : les trois fils de ce dernier, Agosto, Mirra et Luis, et ses deux neveux Gotto et Fernando. En outre, la femme de Ramon, Angela, sa mère Nina, et Pa-Gaba (en « *linguo gela* » : Rayon de lune), épouse de Fernando ; celle-ci n'était point une Tapouye, mais une Indienne de la tribu des Roucouyennes que son mari avait arrachée un jour à la dent d'un jaguar, puis « achetée » à ses parents. Le chef incontesté, actuellement, c'était Gotto, l'aîné de tous puisqu'il

approchait de la trentaine, tandis que Mirra et Luis n'avaient pas vingt ans, Agosto et Fernando à peine plus âgés. Mais il était assez clair que Gotto, accoutumé à obéir à Ramon et surtout à Willie, était assez embarrassé de sa nouvelle autorité. Et puis, il faut bien le dire, le Tapouye, sauf exceptions assez rares, est surtout un être passif qui a besoin qu'une autorité ferme et éclairée le dirige dans ses actes et prenne pour lui l'initiative que la nature lui a refusée. On cite à cet égard des faits absolument typiques, telle l'histoire de ces matelots qui, voyant le feu se déclarer à bord de leur bateau, ne tentèrent même pas de le combattre et regardèrent pendant plus d'un quart d'heure, les flammes l'envahir ; à ce moment, leur maître, un blanc, étant survenu et leur ayant reproché leur passivité, ils répondirent avec ensemble : « Personne ne nous a dit d'éteindre l'incendie ; le maître veut-il que nous essayions ? — Mais sans doute tas de brutes ! » Chacun aussitôt de se précipiter, et de lutter avec la plus grande bravoure contre le fléau.

Une autre fois, des Tapouyes circulant dans la forêt furent attirés par les cris de voyageurs enlizados dans une de ces terribles fondrières qui ne pardonnent pas ; ils s'assirent gravement sur la rive,

regardant les malheureux disparaître lentement dans l'horrible limon ; là-dessus, un blanc arriva. « Qu'attendez-vous pour porter secours à ces infortunés ? » cria-t-il indigné. Les Indiens le considérèrent un instant avec surprise, puis l'un d'eux dit : « C'est vrai, qu'attendons-nous ? » Là-dessus, ils se levèrent, s'aventurèrent au risque de leur vie sur le borbier dévorant, en s'y maintenant à l'aide de leurs pagaies, et réussirent à sauver ceux que, sans une opportune intervention, ils eussent laissé périr sans faire un geste pour les arracher au trépas. Seul le contact prolongé avec les blancs, et surtout avec les Européens, plus laborieux et plus entreprenants que les Brésiliens, peut parfois modifier leur nature : c'est le cas de ceux qui ont longtemps servi à bord des navires, c'était celui des matelots que Coucou avait recrutés pour sa vigilinga, et qui s'étaient dévoués pour l'arracher aux mains de ses ennemis : encore faut-il se souvenir qu'ils étaient commandés par le pilote, qui était presque un blanc. D'une façon générale, le Tapouye reste un instrument qui, entre les mains de ceux qui savent s'acquérir sa sympathie et son affection, devient souvent un instrument d'excellente qualité, mais il ne saurait prétendre à beaucoup mieux.

Seul parmi les habitants indigènes du Château du Lac, Ramon paraissait doué de quelques-unes des qualités qui font un chef ; maintenant qu'il n'y avait plus à compter sur lui, les autres, y compris Gotto, étaient fort désemparés et, d'instinct, c'était vers Coucou qu'ils tournaient leurs regards, c'était en lui qu'ils mettaient leurs secrets espoirs. Il était le seul qui appartînt à la race blanche, et le courage, la décision dont il avait fait preuve durant ces deux derniers jours, l'avaient placé très haut dans leur esprit ; d'autre part, les épreuves, les dangers, les fatigues, avaient mis sur le visage du Parisien une expression de hardiesse et d'énergie qui leur en imposait ; enfin, il avait acquis durant son séjour à la tête des Bonnets-Noirs, une habitude du commandement qui se lisait dans ses attitudes, dans ses gestes, dans ses paroles ; les pauvres diables étaient donc tout disposés à lui demander conseil. Un incident vint les décider à recourir à ses lumières.

Dans la soirée, Willie sortit de l'espèce de torpeur où il avait été plongé jusqu'alors ; car si extraordinaire que la chose parût, les remèdes que les Indiens lui avaient fait ingurgiter et la gymnastique à laquelle ils avaient soumis ses membres, avaient définitivement sem-

blait-il, écarté la mort qui planait sur lui ; la respiration, bien que très faible et précipitée, était rétablie, comme aussi la circulation du sang, mais il était resté longtemps dans une sorte de coma dont rier n'avait pu le tirer. Ses premières paroles, à peine perceptibles, furent pour qu'on lui racontât succinctement les événements qui s'étaient déroulés ; les suivantes, pour prier qu'on fît venir le petit blanc auprès de lui. Tout ému du silence religieux des assistants, Willie lui parla quelque temps tout bas : « Mon jeune ami, murmura-t-il, je vous l'ai dit, je vous crois un honnête garçon, et vous êtes le seul de ma race qui vous trouviez à portée d'entendre mes dernières paroles. Je vais mourir... — Allons donc ! protesta sincèrement le gamin. Vous êtes sur le chemin qui conduit à la guérison, au contraire. — Il vous semble, mais mon organisme usé ne résistera pas à cette épreuve ; dans quelques heures, je ne serai plus de ce monde. — Mais les Indiens affirment... — Ils se trompent. Je sens la mort en moi... J'ai fait jadis quelques études de médecine ; savez-vous ce que c'est que le tétanos ? — Vaguement. — Voilà ce qui va m'emporter et il n'y a rien à faire. »

L'expression de la physionomie du gamin reflétait une telle consternation

que Willie eut un triste sourire et lui serrant affectueusement la main : « Vous avez l'âme bonne, continua-t-il faiblement. Que ne puis-je vivre, j'aurais été votre second père... Je n'ai pas été heureux ici-bas, mon enfant, et j'avais espéré... Mais la destinée m'avait marqué du sceau du malheur. Écoutez !... Il faut que je me hâte, déjà mes mâchoires se contractent, il me semble que les muscles vont se briser... Quand je serai mort, vous irez au coffre où je plaçais mon argent et mes papiers ; les clefs sont dans ma ceinture de cuir, je dirai aux Indiens qu'ils vous obéissent en tout... Vous lirez mes papiers, vous jugerez ce que vous aurez à faire, et vous ferez parvenir à leur adresse, si vous le pouvez... » Il eut une crise d'étouffement et ne put continuer, mais il en triompha rapidement, puis d'un geste, il appela les Indiens autour de lui et il murmura plus distinctement : « Vous écouterez ce petit blanc, vous lui obéirez, moi, je... je... » Ses yeux se fermèrent et il eut un soubresaut nerveux qui le secoua tout entier. Gotto se tourna vers les femmes, immobiles, au fond de la pièce. « Nina ! » appela-t-il. C'était la mère de Ramon, une vieille Indienne d'au moins soixante-cinq ans, mais si courbée, si cassée, si fatiguée par les durs travaux

auxquels sont astreintes les femmes dans les tribus demi sauvages, qu'on l'eût dite encore beaucoup plus âgée. D'un signe de tête, il lui montra Willie et dit : « Va, fais ce qu'il faut. » Et il ajouta à l'adresse du Parisien : « La mère connaît ce qui tue et ce qui guérit, et plus d'une fois elle a vaincu la mort. S'il plaît au Manitou, elle chassera le mal du corps de notre père Piragua. »

La vieille s'approcha et avec une dextérité singulière, palpa le cou, le front, les yeux, les mâchoires du malade, écarta sa chemise pour écouter battre le cœur, puis elle le considéra deux longues minutes ; ensuite elle dit rapidement quelques paroles à Angela et à Luis, puis à Gotto qui, d'un air assez embarrassé, exprima à Coucou, le désir de « la mère » qu'il s'éloignât, afin de ne point la troubler dans ses opérations. Le Parisien hésita un peu, mais il songea qu'après tout, il n'y avait nul inconvénient à acquiescer à ce désir, et il se retira. Quant à Ramon, il était toujours dans le même état, mais Luis lui apprit que « la mère », qui, décidément était le médecin de toute la famille, se montrait assez optimiste sur son cas.

Pour passer le temps, Coucou retourna sur son observatoire, mais cette fois, aucune embarcation n'était en vue. Néan-

moins, il estimait que les habitants du Château du Lac, faisaient preuve d'une réelle imprudence en ne prenant aucune précaution contre une attaque devenue probable après les pertes qu'ils avaient infligées à leurs ennemis les Ottomacs. Cela était d'autant plus vrai que la nuit venait, favorisant une surprise, et inquiet, il résolut de s'ouvrir de ses craintes à Gotto ; mais celui-ci était enfermé dans la chambre de Willie, où le Parisien n'avait pas accès. Coucou se décida donc à s'en aller pousser une reconnaissance dans l'îlot, et, avisant le jeune Mirra, qui, désœuvré, l'examinait de loin d'un air un peu craintif, il l'appela : « Voyons, copain, lui dit-il, faut pas me regarder comme vous feriez d'un crocodile qui aurait une tête d'épagneul. Approchez, qu'on fasse connaissance ; vous avez bien vu papa Piragua, si nous sommes bien ensemble, lui et bibi ; ça prouve que je suis un frère et qu'il ne faut pas faire le sauvage avec moi... Allons, prenez un fusil et venez, on va aller faire un tour dans nos domaines, et on taillera un brin de bavette. » Le jeune homme s'empressa d'obéir et tous deux, bien armés, franchirent le pont roulant que personne ne gardait et s'engagèrent dans le sentier conduisant à l'embarcadère. Chemin faisant, Coucou posa

nombre de questions à son compagnon, qui, peu à peu mis en confiance, finit par se laisser aller à quelques confidences d'un certain intérêt.

C'est ainsi que Mirra raconta que, depuis dix années seulement, sa famille habitait au Château du Lac en compagnie de Willie ; ce « château » d'ailleurs existait depuis longtemps, ayant été jadis construit par des aventuriers portugais qui s'en servaient comme d'un relais au cours de leurs expéditions vers les montagnes de Tumuc-Humac où ils espéraient trouver de l'or. D'où était venu Willie ? qui était-il ? Sa patrie, avait-il déclaré un certain jour, c'était un pays de brumes où le soleil brillait peu et que d'immenses étendues d'eau salée séparaient des rives de l'Amazone (l'Angleterre pensa Coucou ou bien un pays scandinave, toutefois le prénom était franchement britannique). Souvent il était triste, et il restait longtemps en contemplation, dans la chambre qu'il s'était réservée, devant des objets qu'il était allé chercher dans son coffre et qu'il rangeait ensuite à nouveau sans les montrer jamais à quiconque. Plusieurs fois, il était allé à Para, accompagné par Ramon et Gotto, et il y avait eu des entrevues avec des personnages inconnus des Indiens, entrevues qui le laissaient

généralement accablé ou furieux. C'était d'ailleurs un homme foncièrement bon, toujours prêt à porter secours aux humbles et aux faibles, et à qui la famille de Ramon devait la liberté et l'existence heureuse — pour des Indiens — qu'elle menait. Tout cela, bien qu'un peu énigmatique, n'avait rien en somme qui pût exagérément faire travailler l'imagination ; la seule chose singulière, c'était que Willie se fût ainsi exilé en ce lieu désert...

Dans leur Château du Lac, les Tapouyes et leur ami avaient longtemps vécu en paix ; d'ailleurs, extrêmement rares étaient les partis d'Indiens qui, de temps à autre, s'approchaient de leur île. Il avait fallu que les Ottomacs, tribu errante et pillarde, se hasardassent de leur côté et tentassent de leur enlever des moutons — ce qui avait naturellement amené un conflit — pour troubler cette quiétude. Les Ottomacs avaient été châtiés, de quoi ils s'étaient vengés en tuant Manoëla, la femme de Ramon ; ensuite, ils avaient disparu pendant longtemps, et puis, tout récemment, après le départ de Willie qui avait accepté de servir de guide à un blanc appelé Cunnington, ils étaient revenus, mais non pas seuls...

« Non pas seuls, Mirra ? Et avec qui donc étaient-ils ? » interrogea le Parisien,

— Avec des Murras... — Des Murras? Bah! — Et aussi avec des blancs. Ce sont les Ottomacs qui ont enlevé Anhita, mais les blancs les attendaient au large dans une grande pirogue. — Anhita, demanda machinalement Coucou, troublé par ces révélations, qui est-ce, au fait, Anhita? — C'est la fille de notre père Ramon. — Pourquoi l'ont-ils enlevée? » Mirra fit un geste évasif et ne répondit pas.

VIII

Le mort vivant.

Tout en conversant, les deux compagnons avaient atteint le petit port, où, comme nous l'avons dit, les embarcations abondaient. Coucou exposa alors à Mirra les craintes qui le hantaient, et lui proposa de faire en barque le tour de l'îlot, avant que la nuit fût complète, afin de s'assurer que nul ennemi ne rôdaient aux environs ; avec l'habituelle docilité de sa race, le jeune Indien se hâta d'acquiescer. Tous deux prirent donc place dans une petite uba, Mirra s'empara des pagaies et ils descendirent le chenal, sans d'ailleurs être arrêtés par l'estacade que l'on avait dédaigné de fermer après l'entrée du canoë

ramenant les victimes du combat. Bientôt, ils se trouvèrent à quelque distance des rives qu'ils longèrent, bien entendu au delà de la ceinture d'ajoncs. L'œil et l'oreille au guet, le Parisien n'en réfléchissait pas moins, et il se demandait ce qu'il fallait penser de Willie, exilé volontaire en cette solitude, il méditait les dernières paroles que le moribond avait prononcées à son adresse. Mais, comme tout cela était extrêmement imprécis, il ne tarda pas à reporter sa pensée sur sa propre situation et il eut un sourire ironique à l'adresse de la destinée, en songeant à la singulière tournure qu'avait prise sa villégiature au Château du Lac...

Son compagnon soudain lui toucha le bras : « Ouariki voit-il, là-bas, à gauche, dans la petite île? — Oui, fit le Parisien après avoir observé un instant, une fumée. Les yeux de mon frère sont aussi perçants que son esprit est subtil. Oui, une fumée, et cependant l'île n'est point habitée. Il est très probable que ce sont là les gens qui ont enlevé ta sœur, Mirra, ou du moins quelques bonshommes du même calibre. Qu'avez-vous fait avec Luis, pour la retrouver? » Mirra le considéra avec surprise. « Que pouvions-nous? interrogea-t-il. Notre père Piragua et Ramon lui-même, nous avaient défendu de quitter l'île.

pendant leur absence. — C'est vrai, grommela Coucou, vous n'étiez plus que deux pour garder le Château, puisque Château il y a. — Nous étions en parfaite quiétude, insista l'Indien ; et depuis des lunes et des lunes, les Ottomacs avaient disparu... — Je comprends, mais enfin, il va bien falloir faire quelque chose pour la dénicher, cette Anhita. Quel âge a-t-elle? — Douze ans. » Il y eut un silence, puis le Parisien pria son compagnon de continuer à faire le tour de l'île ; quant à lui-même, accroupi à l'avant de la pirogue, il s'enferma dans un mutisme complet.

Sans encombre ni rencontre, ils retrouvèrent le chenal, et parvinrent au débarcadère. « Mon vieux Mirfa, déclara le Parisien, si vous m'en croyez, nous allons boucler l'estacade et les portes, en un mot nous barricader chez nous. Il se passe, dans tout cela des choses pas claires ; je vous dirai d'ailleurs, ce qui me chiffonne le plus, c'est la présence de vos Murras et des blancs auprès de l'île... J'ai déjà été témoin d'une alliance de ce genre et dame... — Vous avez donc vu des Murras, Ouariiki? interrogea curieusement le jeune Tapouye. — Si j'en ai vu? Et comment, oui et de très près, de trop près même. Ça ne leur a pas bien réussi, les pauvres ! » Il

n'en dit pas plus long et aida Mirra à fermer le barrage du chenal, opération qui s'accomplissait sans grande fatigue, grâce à un système assez compliqué de treuils et de câbles ; d'ailleurs, cette estacade, de même que les portes, coupant tous les quinze pas le chemin conduisant à l'esplanade, n'étaient que d'une utilité contestable puisqu'on pouvait aborder dans l'île de plusieurs côtés et, par conséquent, tourner sans la moindre difficulté ces vains obstacles. Mais il était probable qu'ils avaient été destinés à faire partie d'un système de défense beaucoup plus complet que, par suite de circonstances inconnues, les premiers occupants de l'île avaient laissé inachevé...

De même qu'à leur départ l'entrée du Château et le pont jeté sur le fossé n'étaient surveillés par personne, ce qui fit hausser furieusement les épaules à Coucou. « Voilà des gens, fit-il à haute voix, à qui on a subtilisé leur fille, « estourbi » leur père, démoli leur ami blanc, et qui ne prennent même pas la peine de se garder, sachant que, selon toute probabilité, il y a encore des ennemis qui rôdent par là autour ! Ah non, vrai, mes Cœurs-de-Feu dans le temps, la connaissaient autrement que ça !... Allons, Mirra, à nous deux, rentrons le pont et « bouclons la lourde »,

comme on dit dans mon pays, chez les « dusèches »... Zou, du nerf, copain !... » Gotto et Agostà étant apparus sur le seuil de la maison de bois, il leur cria : « Vous savez, là-bas, vous autres, si je reste ici, il faudra que ça marche un peu plus militairement ! Regardez-moi ça ! On entrait chez nous comme dans le premier moulin venu... Mais on parlera de cette question là plus tard : Willie et Ramon, où en sont-ils ? — Qu'Ouariki vienne et qu'il voie, répliqua froidement Gotto ».

Sans en demander plus long, le Parisien grimpa l'escalier et pénétra dans la chambre de Willie ; il trouva celui-ci assis dans son grand fauteuil et enveloppé de la tête aux pieds, dans d'épaisses couvertures. Il avait les yeux ouverts, mais son visage extraordinairement rigide, comme figé, était autant celui d'un mort que celui d'un vivant ; nul mouvement, nulle expression, pas la moindre contraction, une immobilité de statue. « Eh bien ? interrogea Coucou à mi-voix. — Son esprit vit, mais son corps est mort, répliqua l'Indien. Il entend, il voit, mais ses membres sont incapables d'esquisser le moindre geste, incapables de le porter ; un génie ennemi de sa race a raidi ses muscles et paralysé ses nerfs, mais il n'a pas été assez fort pour empêcher son sang de circuler dans ses

veines, son cœur de battre, ni son esprit de comprendre. Quand la mère aura chassé ce démon, notre père Piragua redeviendra un homme comme les autres hommes. »

Coucou marchait de surprise en surprise comme on le pense, ces explications ne le satisfirent point, et il demanda des éclaircissements complémentaires ; de ceux qu'il obtint, si obscurs fussent-ils, il finit par tirer les conclusions suivantes. La vieille Nina, comme beaucoup d'Indiennes, tenait de sa mère, qui les tenait des ancêtres, un certain nombre de recettes, concernant des remèdes souverains — le mot n'est pas trop fort — contre certaines maladies et blessures ; d'ailleurs, tous les voyageurs dignes de foi ont observé et raconté que, s'il est certaines peuplades dont les « médecins » ou sorciers ne connaissent d'autre traitement que les exorcismes et les coups de tam-tam, il en est d'autres qui possèdent de véritables secrets de l'art de guérir, secrets qu'elles gardent jalousement et dont véritablement les effets tiennent du miracle. C'est un peu le cas des rebouteux chez nous ; leur pouvoir ou leur science ont été niés et traités de fables ; c'est absolument à tort et l'auteur de ces lignes pourrait citer à cet égard un cas aussi topique que véridique :

l'un de ses très proches parents, soigné cependant par plusieurs médecins, et condamné par eux à une infirmité incurable, et qu'un rebouteux guérit en huit jours si radicalement qu'il ne se ressentit jamais de son mal. Mais toute médaille à son revers, et le pauvre Willie en avait fait la dure expérience. Nina avait su enrayer net les progrès du tétanos, mais, soit qu'elle eût mal calculé ses doses, soit que sa drogue n'étant pas combinée pour combattre spécialement cette maladie, eût simplement détourné le mal au lieu de le chasser, le patient avait été soudain envahi par une paralysie générale qui le mettait hors d'état d'esquisser le moindre geste. Il était devenu physiquement, une loque, incapable du plus petit mouvement, vouée à une immobilité perpétuelle, « une âme vivante emmurée dans un cadavre », selon la saisissante image d'un médecin. Le seul témoignage qui existât encore résidait dans les yeux, dont les paupières clignaient régulièrement et dont les prunelles étaient demeurées mobiles comme celles d'un homme dans son état ordinaire...

Les larmes aux yeux, Coucou s'approcha, et une vague lueur passa dans le regard du malheureux homme. Il lui prit la main, une main molle, inerte, glacée et d'une

voix que l'émotion étranguait, murmura quelques banales paroles de consolation et d'espoir, puis il s'enfuit. « Non, fit-il tout bas, je ne veux pas voir ça plus longtemps ! Ah ! elle a fait de la « belle ouvrage » la vieille mère Nina ! Comme s'il n'aurait pas mieux valu lui laisser passer l'arme à gauche », à ce pauvre... surtout qu'il n'a pas même la ressource de se tirer une balle dans la peau puisqu'il ne peut remuer ni bras ni patte. Combien de temps va-t-il vivre ainsi ? si toutefois cela s'appelle vivre ! » Tout en monologuant, il était entré dans la chambre où gisait Ramon, et là ce fut un autre genre de spectacle. L'Indien avait été littéralement transformé en momie ; tout son corps était entouré de bandelettes d'étoffes de diverses nuances, serrées au corps et aux membres, les bras collés au tronc, les jambes serrées l'une contre l'autre ; seule, la tête avait été dispensée de recevoir cette armature. Et pour l'obliger à une immobilité plus complète encore, il avait été ficelé à deux perches placées parallèlement à lui, à droite et à gauche, lesquelles le contraignaient ainsi à une rigidité absolue.

« Par exemple ! s'exclama le Parisien. En voilà une façon de soigner les blessures à la poitrine ! Vous l'avez pris pour

un saucisson ou une andouille de Vire, votre père Ramon !... Alors, vous comptez que ça va donner des résultats mirobolants, ce traitement inédit et non breveté ? — Nina sait, répliqua brièvement Gotto. Plus d'un vivant ne serait plus vivant si elle n'avait pas chassé la mort qui déjà habitait en lui. » Rêveur, le Parisien contempla un moment le Tapouye qui semblait dormir, puis, sans mot dire, il gagna la cour entourant la maison, et s'assura que la porte était bien fermée, et le pont rentré. « Tu sais, dit-il à Gotto, que tout à l'heure nous sommes allés faire avec Mirra une partie de bateau aux environs et que nous avons vu de la fumée dans une île, par là... Or, pas de fumée sans feu, et pas de feu si personne ne l'a allumé ; donc il y a des chances pour qu'il vous soit arrivé de la société. D'ailleurs votre petite Anhita ne s'est pas envolée toute seule, et les Ottomacs que vous avez supprimés avaient probablement des compagnons. Il faudra donc veiller. — On veillera, approuva docilement le Tapouye ; du reste, personne n'approchera jamais à portée de fusil du Château sans que nous en soyons avertis. — Bah ? Pourquoi ? — Les chiens. »

Coucou secoua la tête : « J'aime bien les toutous, fit-il, c'est de bonnes bêtes.

quand ils ne mordent pas, mais comme veilleurs de nuit, et même de jour... — Tu ne connais pas les nôtres. Je te dis que leur flair n'a jamais été mis en défaut, et si nous avions pris garde à leur manège, Anhita serait encore auprès de nous. — Eh bien, tant mieux. N'empêche que, désormais, deux d'entre nous seront de garde chaque nuit, se relayant à tour de rôle pour rester éveillés. Et défense, jusqu'à nouvel avis, de sortir de l'enceinte du Château sans mon autorisation. Compris? — Ouariki parle selon la sagesse, il sera obéi. »

D'un pas lent et songeur, le Parisien se dirigea vers l'observatoire, mais tout à coup, il s'immobilisa sur place : « Ma parole, s'étonna-t-il, qu'est-ce qui me prend? Voilà que je donne des ordres, maintenant? Je me suis bombardé commandant supérieur et général en chef du Château du Lac, sans crier gare... De quoi je me mêle, je vous demande?... Ah ! ça c'est bien de moi : il se passe quelque chose qui ne me regarde pas, vite je vais y fourrer le bout de mon nez ! Imbécile, va, tu ne peux donc pas rester tranquille? » Se gourmandant, grommelant, grognant, il escalada l'échelle et s'installa sur la plateforme du petit mirador. La nuit était presque complètement close, et ses ombres

tombaient rapidement sur les eaux immobiles du lac ; tout était calme et silence, et nul être vivant, sauf à peine, çà et là, un oiseau fuyant à tire d'aile n'animait ce monotone paysage. Le Parisien l'examina quelque temps, séduit par la mélancolie douce qui en émanait, puis, quand l'obscurité fut complète, il descendit de son perchoir et, parvenu en bas, il se mit à se promener les mains dans ses poches sur le gazon et on eût pu l'entendre murmurer : « Pas une chose à faire, non, ce n'est pas une chose à faire, à moins d'être un rien-du-tout, si je ne l'avais pas rencontré, qui sait si je n'aurais pas laissé, comme tant d'autres, mes os dans la forêt vierge ou au fond de quelque estomac de jaguar ou de serpent-python ? Et parce que, maintenant, il est dans le malheur, je lui tirerais ma révérence, et je le laisserais se débrouiller tout seul avec ses Indiens, qui sont sans doute de braves types, mais un peu « mollusques » ? Non, si je faisais ça, je ne me parlerais plus de ma vie et je me tournerais le dos chaque fois que je m'apercevrais dans une glace... Nous allons commencer par nous assurer que tout est en ordre et que les gens qui auraient l'intention de nous attaquer nocturnement risqueraient de prendre quelque chose pour leur rhume, puis nous nous

occuperons... Bah ! Ce n'est pas la besogne qui manque, surtout aux gens comme moi qui, trouvant que leurs propres affaires ne leur suffisent pas, passent leur existence à se mêler de celles d'autrui.

IX

Un voisin.

La soirée qui suivit intronisa définitivement le Parisien dans ses fonctions de « commandant supérieur » du Château du Lac, en remplacement du pauvre Willie, réduit à l'état de cadavre vivant et que les trois femmes entouraient, ainsi que Ramon, de soins vraiment touchants, se relayant auprès des deux hommes avec un zèle inlassable. Coucou, gravement, passa, à la lueur d'une grosse lanterne à réflecteur que portait respectueusement Gotto, l'inspection des diverses issues, et s'assura que toutes étaient bien closes. Puis il s'occupa de renouveler sa garde-robe, car ses vêtements étaient plutôt en fâcheux état ; il n'eut pas de peine à découvrir un costume de forte toile qui lui convint à peu près, des chaussures et des jambières de peau de daim, un chapeau de feutre ; après quoi, il fut s'examiner avec

satisfaction dans une glace de la chambre que Gotto lui avait fait préparer. Il se choisit dans l'arsenal bien pourvu du Château une bonne carabine à canon court, très commode pour la forêt, et des pistolets, en remplacement de ses propres armes passablement détérioriées, puis il visita de fond en comble la bâtisse où il avait décidément et jusqu'à nouvel ordre élu domicile. Elle ne comportait pas d'étage, ce qui ne l'empêchait pas d'être assez vaste pour loger une trentaine de personnes : deux grands dortoirs, un pour les hommes, un autre pour les femmes, une cuisine, deux vastes salles servant de magasin, quatre chambres destinées aux hôtes de distinction, celles-ci meublées à l'euro péenne, de façon simple, mais presque confortable — enfin une salle de réunion garnie de chaises-fauteuils, tables et menus bibelots, sans oublier un buffet assez bien muni de liqueurs diverses.

Tout cela avons-nous dit, reposait sur des sortes de pilotis entre lesquels avaient été ménagés les étables, le poulailler, les niches des chiens. Enfin au-dessous existait un vaste sous-sol auquel on accédait par un escalier de pierre fermé d'une lourde porte ; ces caves, au nombre de trois, creusées dans la terre que maintenant des revêtements de madriers,

servaient de magasins à vivres et de dépôts de munitions. A l'extrémité de la dernière, il y avait un réduit clos par un solide panneau cadénassé : c'était là que Willie avait installé le coffre dant il avait parlé à Coucou, et qu'aucun de ses amis indigènes n'avait encore été admis à voir de près.

Quand il eut terminé ses investigations, notre gamin fit largement honneur à un repas copieux que lui servit la jeune Pa-Gaba, la femme de Fernando; puis il réunit les Indiens en un conseil de guerre, dont naturellement il s'octroya la présidence. « Voyons, leur dit-il, et cette petite Anhita, personne n'en parle? Faudrait tout de même bien s'occuper de savoir un peu ce qu'elle est devenue. Si c'était dans mon pays, on mettrait une annonce dans le journal, avec promesse de récompense à qui la ramènerait, comme font les douairières à qui on a « chapardé » leur toutou chéri, mais j'ai entendu dire que les journaux ici n'étaient pas très lus, l'instruction des fauves, crocodiles, sapajous, et autres insectes étant généralement très rudimentaire. Donc, nécessité de trouver un autre truc. Que ceux qui ont une idée épatante la sortent !... J'écoute, ne parlez pas tous ensemble surtout, on se croirait à la foire !... »

Bien qu'ils s'abstinssent, par respect pour leur dignité d'hommes qui ne doivent jamais marquer d'émotion, de parler de la disparue, les Tapouyes n'avaient pas moins profondément été affectés de sa disparition, et quand le Parisien avait prononcé son nom, il y avait eu parmi eux un frémissement. Mais l'avis demandé n'en « sortait » pas davantage, de sorte que Coucou dut reprendre la parole. Il se fit minutieusement expliquer les circonstances du rapt, et donner des détails précis sur les Ottomacs ; il apprit que c'était là le nom d'une tribu assez nombreuse éparse dans tout le bassin de l'Amazone, vivant d'une façon absolument primitive à l'état sauvage et nomade, et renommée pour ses instincts de rapine et de cruauté, traits caractéristiques qui la rapprochaient des Murras avec qui elle avait de nombreuses affinités, bien que ceux-ci ne fussent pas nomades. Les Ottomacs étaient également désignés sous le nom de Mangeurs-de-Terre, parce qu'ils faisaient leur régal de boulettes, faites d'une certaine sorte de terre grasse et cuites sous la cendre, après avoir été pétries avec du sang d'animal.

Il chercha ensuite à se renseigner sur le compte des blancs dont Luis et Mirra affirmaient avoir constaté la surprenante

présence parmi les sauvages ; mais tout ce qu'il apprit, ce fut qu'ils étaient au nombre de quatre ou cinq et qu'ils ne s'étaient montrés qu'une seule fois, deux heures environ après l'enlèvement. Montés dans un grand canot à voiles, ils avaient examiné de loin l'île du Château, puis ils avaient disparu : c'était la première fois depuis bien longtemps qu'on en voyait sur le lac. Coucou chercha encore à savoir si Willie avait des ennemis, mais il ne recueillit aucun éclaircissement : tout ce que ses interlocuteurs purent lui déclarer, c'est que leur ami Piragua ne se croyait sans doute exposé à aucun danger, puisqu'il n'avait pas craint de s'éloigner en laissant son château sous la seule garde des deux plus jeunes Indiens.

Tout cela ne constituait pas des informations bien précises ; au milieu du silence de ses nouveaux subordonnés, il réfléchit longuement. Il faut dire d'ailleurs qu'il ne se pressait pas de prendre une décision ; le décor quasi-européen qui l'entourait : sièges, tables, tapis, rideaux aux fenêtres, armoire, horloge au tic-tac berceur, lui semblait si agréable à contempler, évoquait tant de souvenirs, qu'il se fût volontiers engourdi dans ce doux farniente et ce bien-être inhabituels. Et, paresseusement allongé dans un fau-

teuil moelleux, il regardait s'envoler vers le plafond la fumée de sa cigarette de fin tabac de Virginie dont le Château contenait toute une provision...

Soudain, d'un bond, il sauta sur ses pieds : « De quoi ! s'exclama-t-il. On se prélassa, maintenant, on se goberge, on vit de ses rentes ! C'est bien le moment, ma foi ! Zou, les copains, remuons-nous ! Tout ce que vous m'avez dit ce n'est pas la même chose que rien, mais il y a un peu de ça tout de même, il m'en faut davantage, à moi. Par conséquent... Voyons, il y a pas loin, des gens qui pourraient nous renseigner : là-bas, dans cette petite île où nous avons vu de la fumée, vous savez bien ? » En quelques mots précis, il développa son plan, qui était d'essayer d'aborder dans l'îlot sans donner l'éveil, et d'y faire un prisonnier ; on le ferait parler, coûte que coûte...

L'idée était audacieuse, mais il était évident que l'inertie s'était pas le moyen de délivrer Anhita ni de parer aux dangers qui, peut-être, menaçaient le Château et ses habitants. Gotto s'y rangea bientôt, les autres après lui, et il fut convenu que l'on partirait dès que la lune serait cachée, dans une heure. Gotto et Fernando accompagnerait Coucou, les autres demeurant à la garde de la forteresse. Les

préparatifs furent promptement achevés et, ayant laissé ses instructions à ceux qui restaient, le Parisien et ses deux compagnons s'acheminèrent vers l'embarcadère ; ils emmenaient un chien, nommé Tido, assez semblable à un petit épagneul noir, en la sagacité de qui les Indiens avaient grande confiance.

Un canoë léger et effilé fut conduit au delà de l'estacade, entr'ouverte pour la circonstance, et ils attendirent au milieu du solennel silence de la nature que l'astre des nuits eût disparu. Peu à peu ses rayons blafards s'éteignirent, chassés par l'obscurité grandissante et puis ce fut le noir, un noir d'encre que ne dissipait point l'insuffisante lueur des étoiles. Coucou murmura : « Autant naviguer dans un pot à cirage. Êtes-vous sûrs de vous y retrouver ? — Qu'Ouariki ne craigne rien, les yeux des Indiens voient dans la nuit. — Ils ont bien de la chance ; je ne suis pourtant pas un nouveau débarqué, mais je prendrais facilement un rhinocéros pour un bouquet de violettes, moi. Enfin, allons-y. » Le canoë glissa lentement à la surface de l'eau et telle était la dextérité des Tapouyes que Coucou lui-même n'entendait pas le bruit de leurs pagaies plongeant dans les flots. Ce voyage à l'aveuglette dura vingt bonnes minutes, puis

le chien fit entendre un léger grognement. « Nous approchons, fit Gotto à voix basse, Tidó a senti... du reste, voici les ajoncs. »

C'était la partie la plus difficile de l'expédition, car le frottement des roseaux contre les parois du bateau pouvait donner l'éveil ; mais les Indiens n'étaient pas des novices et Coucou rendit pleine justice à leur patience et à leur habileté ; quand il vit l'un d'eux penché à l'avant écarter sans qu'on perçût le moindre frôlement, les hautes tiges, si dru plantées, qu'en certains endroits elles formaient comme une muraille ininterrompue, tandis que l'autre faisait avancer l'embarcation à l'aide de sa pagaie. Au bout d'un grand quart d'heure, Gotto murmura : « Je vais aller devant... Je connais ces lieux pour y être venu cent fois... Je verrai et nous agirons. » Aussi silencieux qu'une ombre, il se dévêtit complètement, prit un couteau entre ses dents, saisit le chien par la peau du cou et se mit à l'eau avec lui : l'instant d'après, l'homme et l'animal avaient disparu.

Les minutes qui s'écoulèrent ensuite parurent à Coucou autant de siècles, car, quelque habitude qu'il eût de ces courses nocturnes, il y avait dans celle-ci nombre d'éléments nouveaux qu'il ne connaissait pas encore : ce n'était plus ce Texas qu'il

avait si longtemps parcouru, non plus que les mêmes Indiens; l'onde perfide remplaçait le sol de la prairie, et un canoë, le fougueux coursier à tous crins qu'il avait tant de fois chevauché. D'ailleurs, l'absence de Gotto se prolongeait au point de devenir inquiétante, mais, soudain il y eut à quelque distance, comme une rumeur indéfinissable, terminée par un cri étouffé; le Parisien se redressa, mais Fernando lui saisit la main: « Attendons, dit-il ». Quelques instants encore se passèrent, puis un bruit de pas assourdis par l'herbe troubla le silence, et la voix de Gotto s'éleva: « Les oiseaux se sont envolés, dit-elle, sauf un seul. Celui-là n'ira point rejoindre ses camarades. — Que veux-tu dire? interrogea Coucou. — Il n'y avait dans l'île qu'un seul homme, un blanc, qui dormait. Je l'ai terrassé et, attaché au moyen d'une liane, sans qu'il pût même essayer de se défendre; du reste c'est une chose bizarre, il n'avait pas d'arme, pas même un pistolet. — Un blanc, s'exclama le gamin. Ça, c'est de la veine parce que les blancs sont généralement plus bavards que les indigènes. Où est-il? A une portée de flèche. Viens, tu le verras.

Coucou sauta sans hésiter dans l'eau, profonde en cet endroit de cinquante centimètres à peine, et écartant les roseaux

gagna la terre toute proche, et se guidant à tâtons à travers les buissons où il distinguait à peine la silhouette de son guide, il arriva à une petite clairière où brûlait un maigre feu. Gotto le ranima en y jetant une poignée de brindilles et à sa lueur, Coucou aperçut, couché au pied d'un arbre et attaché par les pieds et les mains, un homme couvert d'un vêtement de peau comme en portent les chasseurs, mais dont le visage lui était caché. Il prit un brandon enflammé au foyer et, se penchant sur le prisonnier, l'examina. Il reconnut en lui un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, de taille moyenne, très mince et svelte, au visage brun et allongé barré d'une fine moustache noire ; il était très pâle, mais, visiblement s'efforçait de faire bonne contenance.

Le Parisien prit la parole : « Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il en anglais. — Je ne comprends pas, fit l'autre en espagnol. Sur quoi Coucou répéta sa question en cette langue. « Je suis, répliqua le prisonnier, un très paisible voyageur, que des aventures assez singulières ont jeté dans cette île ; je vous assure, je vous jure que je n'avais pas d'intentions hostiles contre personne... — Vous n'êtes pas Espagnol ? interrompit Coucou, cela se devine à votre accent. — Non, je suis Français. »

X

Un littérateur consciencieux.

Il y eut une silence, puis dans sa langue maternelle, le Parisien laissa tomber ces mots : « Je l'aurais parié ; vous avez une tête de chez nous. » L'effet fut magique, et le captif, en un clin d'œil passa d'une anxiété, très légitime d'ailleurs, à une joie folle qu'il manifestait par les acclamations, des bouts de phrase sans suite. Coucou l'examinait du coin de l'œil, puis, sans mot dire, trancha de deux coups de couteau les liens qui le ligotaient. D'un premier bond, le jeune homme fut debout, et d'un deuxième lui sautait au cou, puis l'embrassait sur les deux joues. « Il faut comme nous, être à cinq mille lieues du pays pour savoir ce que veut dire ce mot « compatriotes » ! s'écria-t-il. Dans la position où je me trouvais, j'aurais accepté d'en être tiré par un Zoulou, mais par un Français, c'est quadruple joie ! »

Soudain il s'interrompit : « Mais, dit-il, c'est vrai que vous ne savez pas à qui vous avez affaire, et dame, avant de nouer connaissance, pas vrai, on aime bien... Je vous présente en ma personne, M. Gabriel

Changis, homme de lettres. — Bah ! s'exclama Coucou sincèrement surpris, homme de lettres ? Je ne savais pas que ce métier-là conduisait ceux qui le pratiquent dans des îles désertes au fin fond du Brésil ! — Bien simple pourtant, et l'explication tient en deux mots : ma profession consiste à écrire des romans d'aventures : vous savez bien ce que c'est, n'est-ce pas ? On fait voyager ses héros aux quatre coins du globe au milieu de péripéties plus effroyables les unes que les autres et dont, comme de juste, ils sortent toujours indemnes ou à peu près, voilà la recette. En outre, les récits de voyages, d'explorations, les tableaux de mœurs atroces ou originales, les descriptions de pays exotiques, tout cela est encore de mon ressort. J'ai fait ce métier pendant cinq ans, et puis, un beau jour, je me suis avisé qu'il était positivement dégoûtant de promener les lecteurs du Kamtchatka à la terre de l'eu et du Mexique en Australie, alors que soi-même on n'avait jamais dépassé Argenteuil. Et alors, j'ai demandé un congé à mon éditeur qui me l'a accordé en me déclarant que je devais être un peu toqué, je suis parti pour l'Amérique... et me voici. Me voici, mais après cent tribulations dont le récit véridique — cette fois — donnera, j'en suis convaincu, la

chair de poule aux abonnés du *Sans-Peur*, le journal que je favorise de ma prose. — Connu, connu ! s'exclama joyeusement Coucou. Tous les samedis, c'était moi qui en prenait le premier numéro chez le libraire du coin ; je me levais une demi-heure plus tôt, ce matin-là pour savoir plus vite la fin du dernier roman. — Alors vous devez avoir remarqué les œuvres de Denis Monrart ; c'était mon pseudonyme. — Mais, oui, attendez donc... *le Rubis bleu*, pas vrai, *le Cavalier maudit*, le... — C'est ça, c'est ça. — Tapé, tout ça, m'sieu Changis, épatant et rupin. Ah ! j'en ai-t-y passé des bonnes heures à lire vos « blagues »... non, je veux dire vos œuvres. Je suis content de vous connaître, vous savez. Ah ! vous en avez, une « boussole » bien construite, vous, pour inventer tout ça ! Parole, je me demande où vous allez chercher de pareilles manigances sans être jamais sorti de votre trou : je vous avais pris pour un explorateur, moi, un vrai !... Alors, comme ça vous êtes de Paris ? — Non, je suis Provençal... des montagnes, des Alpes. Mais j'ai habité dix ans la capitale... »

Le sujet était intarissable : deux Parisiens se rencontrant, au loig, dans des circonstances sinon tragiques, du moins exceptionnelles, ont tant de choses à se



dire ! Ils en profitaient pour parler tous les deux à la fois, et l'on ne sait quand cette palpitante conversation aurait pris fin si Gotto n'avait jugé à propos d'intervenir ; il toucha l'épaule de Coucou et désignant le romancier du geste : « Ami ? interrogea-t-il. — Tu l'as dit, vieux frère, approuva le gamin. Un guerrier de ma tribu ! Hein, crois-tu, comme on se retrouve ! — Esta bom. Les heures passent Ouariki. — Et le temps fuit. Tu as raison, l'ami, on va se trotter. Je pense, m'sieu Changis, que vous accepterez l'hospitalité dans ma villa du Lac ? C'est moi comme qui dirait le propriétaire. — Sûrement que je ne vous lâche pas. J'en ai assez de me morfondre ici. — C'est vrai. Qu'y faisiez-vous donc ? Des vers à la lune ? — Merci. La poésie je ne la comprends que l'estomac bien garni, dans un confortable cabinet de travail. Alors il fait bon chanter les petits oiseaux, les étoiles, la pauvreté et le beauté des nuits... Non, j'étais là tout à fait contre mon gré, à la suite de circonstances que je vous raconterai plus tard. C'est un tour que m'a joué ce bandit d'Alfonso Montès. — Qui est ce bipède ? — Un ami et auxiliaire de cet autre bandit don Miguel Barracan... — Hein ? Quoi ? Vous connaissiez le Barracan, vous aussi ? Mais ça devient palpitant. Alors vous allez

peut-être pouvoir nous raconter des choses sensationnelles ! Dites donc, vous n'auriez pas entendu parler d'une petite Indienne, nommée Anhita, que les Ottomacs ont enlevée voici deux jours ? — Je crois avoir surpris à ce sujet quelques indications que je vous communiquerai. — Chic ! En route pour le Château. » Et se tournant vers Gotto, le Parisien ajouta : « Vieux, mon frère blanc va peut-être pouvoir nous faire retrouver Anhita. Tu vois que c'est un copain. » Le Tapouye s'approcha de Gabriel Changis, et, sans mot dire, lui serra la main avec une énergie qui amena une grimace sur les lèvres de l'écrivain. « En route, compléta Coucou. N'oubliez pas vos bagages, m'sieu. — Ne m'appellez donc pas « monsieur », cela m'agace, mais bien Gabriel. — Trop long, Gabriel, Gabri, oui... Gabri, tenez ! C'est ça, Cabri ! D'abord vous en avez un peu l'air, car sans vous offenser, vous êtes aussi maigre que les bestioles de cette espèce-là. — Va pour Cabri. Et vous, votre nom. — Moi ? Coucou, c'est comme ça qu'on... — Allons donc ! s'exclama le Français d'un ton singulier. Coucou, c'est vous Coucou ? — Vous connaissez ? » Mais le jeune homme ne répondit pas à la question. « Partons, dit-il, nous aurons, plus tard, tout le temps de nous expliquer. » Ils regagnèrent

donc la pirogue où ils s'embarquèrent tous trois, sans oublier le chien, puis Gotto et Fernando poussèrent au large. Le retour fut silencieux, Coucou réfléchissant à l'étrangeté de cette rencontre et s'abandonnant aux souvenirs qu'elle évoquait en lui, Cabri « (puisque tel était le nom que lui avait décerné le Parisien et sous lequel nous le désignerons dorénavant) respectant la rêverie de son compagnon ; néanmoins, l'homme de lettres, tout joyeux avait peine à tenir en place et il se démenait avec tant d'ardeur que deux ou trois fois, il manqua faire chavirer le canoë. Sans encombre pourtant, la petite troupe atteignit le débarcadère, puis le Château. En franchissant le pont roulant, l'homme de lettres s'exclama : « Mazette ! Mais on croirait pénétrer dans quelque antique et solennel manoir moyenageux ! Quand le soleil daignera épandre ses rayons sur la nature pour l'arracher au sommeil nocturne, je ne désespère pas d'apercevoir un svelte et majestueux donjon dominant un fouillis de tours massives et de murs crénelés ! — Ce n'est pas aussi compliqué, affirma Coucou, et pour que vous n'ayez pas de désillusion, je préfère vous dire tout de suite que, donjons, tours et murailles ont été oubliés par l'architecte. Malgré ça, ce n'est pas

mal pour le pays, vous verrez. — Pas mal, je n'en doute pas. Mais, d'après ce que j'ai entendu dire, pour défendre cette demeure, il faudrait une garnison relativement importante ; or, elle est, paraît-il occupée tout juste par une demi-douzaine de combattants, de sorte que, lorsqu'elle sera attaquée, dame... — Lorsqu'elle sera attaquée ? répéta le gamin. Pensez-vous donc que nous soyons à la veille de l'être ? Vous n'en savez rien ? Eh bien ! je vous l'annonce. — Par qui ? — Par l'homme dont je vous parlais tout à l'heure, Alfonso Montès, qu'appuieront une quinzaine de ces coquins recrutés un peu partout, sauf dans les milieux honnêtes et dont le señor Miguel Barracan a su se composer une garde du corps redoutable ; par les Murras et les Ottomacs qui sont ses alliés et qu'il a enflammés en faisant luire à leurs yeux cupides l'espoir d'un fructueux butin. Voilà, très cher compatriote, les ennemis qui nous menacent. »

Il y eut un silence. Les Indiens demeurés au Château étaient accourus et regardaient curieusement le nouveau blanc, mais aucun ne fit la moindre remarque. Coucou introduisit son hôte dans la chambre qui lui avait été attribuée et dont l'aspect arracha des cris de joie au romancier, lui aussi, semblait-il, déshabitué d'un tel

confort ; il fit signe à Gotto de les suivre et s'occupa, sans mot dire, à extraire de son buffet les éléments d'un solide bien que modeste souper. « Vous avez, mon ami Coucou, toutes les délicatesses, constatata Cabri avec attendrissement, et vous avez deviné la profondeur de mon estomac. Le Manitou vous le rende, mon très cher !... — Je l'espère bien qu'il me le rendra, sinon dans ce monde du moins dans l'autre. Maintenant, compère, dépêchez-vous de vous « garnir le coco », parce que nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Vous avez des tas de choses à nous raconter, ça se devine tout seul, et je suis à la hâte de savourer votre éloquence. — Laissez-moi, du moins, le temps de savourer cette tranche de chevreuil, c'est plus nutritif ; après cela, je serai à vous. » Et avec une ardeur qui arracha un sourire à Gotto lui-même, l'homme de lettres-aventurier donna incontinent aux victuailles qui s'offraient à lui un énergique et victorieux assaut qui se prolongea bien une demi-heure durant laquelle Coucou ne se gêna point pour trépigner d'impatience.

« Allons, fit-il enfin, faut vous modérer, papa Cabri ; très mauvais de s'« empiffrer » comme ça après un jeûne prolongé ; on a vu des gens qui en étouffaient et qui y

laissaient leur peau, tel que je vous le dis.
— Vous avez cent mille fois raison, très cher, et je vous remercie de me rappeler avec tant de discrétion aux règles de la modération. Croyez bien que, aussitôt que j'aurai goûté à ce pâté indien de canard, à ce poulet froid, à cette fort appétissante bouillie de riz aux tomates et à... — Gotto, emportez tout ça, vieux, sinon mon frère le guerrier blanc va attraper une indigestion à en éclater comme un obus ; ce n'est pas un homme, c'est un gouffre insondable et dévorateur...» L'Indien obéit et Cabri se renversant sur sa chaise s'exclama : « Il y a décidément des moments où la vie est belle et pleine de charmes paisibles d'une sécurité pleine de... — La barbe avec vos phrases ! cria Coucou avec colère. Je vous fiche mon billet que si vous continuez à parler comme ça pour ne rien dire, je vous reconduis à l'endroit où je vous ai pris et je vous y laisse vous débrouiller tout seul. — Non, non, ami Coucou, répliqua le romancier en remplissant pour la dixième fois son verre d'un pale-ale dont la cave du Château était bien fournie, et le vidant d'un trait, non, vous ne ferez pas cela ! Vous ne voudrez pas attirer sur votre jeune tête la malédiction de la République des Lettres tout entière, en suppri-

mant ainsi l'un de ses membres. Vous ne voudrez pas encourir les reproches sanglants, oh ! combien, de nos compatriotes, de tous les habitants de la vieille Gaule qui lorsque la nouvelle de ce lâche abandon leur parviendrait portée sur l'aile des vents indignés et clamée par la trompette vengeresse de la Renommée, vous crieraient ces paroles qui pénétreraient dans votre conscience comme autant de traits aigus et empoisonnés : « Cain qu'as-tu fait de ton frère ?... »

Sur cette tirade, le romancier, posant ses coudes sur la table et se prenant la tête dans ses mains, se mit à fondre en larmes sanglotant avec une telle conviction que tout son corps en était secoué. Coucou le regardait avec une stupéfaction immense, puis il murmura : « Ma parole, mais... il est saoul. » Gotto, impassible, fit de la tête un signe affirmatif et laissa tomber ce mot « whisky. » — Quoi, whisky ! Mais il n'en a pas bu ! — De temps en temps, expliqua gravement l'Indien, notre père Piragua nous donnait une bouteille de cette bière, mais comme nous ne lui trouvions pas grande saveur, il y mêlait une bonne dose de whisky. C'est justement une de ces bouteilles que... — Assez, j'ai compris. Chic truc, ma foi, et qui a donné de jolis résultats !... Regardez-

le dans quel état il est ! S'il continue comme ça seulement une demi-heure, il va faire monter les eaux du Lac et nous serons obligés de nous réfugier sur les toits...

Mais cette sinistre prédiction ne se réalisa point. Peu à peu les lamentations du romancier se firent moins éplorées, plus discrètes, pour enfin cesser tout à fait. Il ouvrit vaguement les yeux et grommela d'une voix pâteuse : « Abandonné pour... pour toujours... comme Robinson Vendredi... avec son nègre Crusoé... sur le radeau de la *Méduse*... mauvaise idée, changer le dénouement, trop triste... » Puis sa tête s'inclina sur la table et il se mit à ronfler. Mais Coucou n'eut point le temps de s'indigner ; une sourde détonation, lointaine, mais d'une puissance telle que le Château en fut tout secoué, le fit tressauter, en même temps qu'une lueur, instantanément disparue, illuminait les fenêtres de la petite chambre...

XI

Promenade nocturne.

Coucou s'était précipité et il avait ouvert la croisée, mais la haute palis-

sade formant l'enceinte du Château masquait la vue et il ne distingua rien ; alors il s'élança au dehors, ramassa la grosse lanterne à réflecteur dont les Indiens se servaient pour s'éclairer la nuit et gagna au pas de course le petit mirador. Quand il fut parvenu au sommet, d'un regard rapide il parcourut l'horizon et soudain s'écria : « Là ! Là !... » En effet, dans la direction du Nord, une tache brillante se dessinait dans les ténèbres et, en la fixant plus attentivement, il était facile de reconnaître de hautes flammes qui devaient embrasser un espace assez important, mais que la distance considérable réduisait presque à un point lumineux. Le Parisien resta un instant silencieux, puis se tournant vers Gotto qui l'avait suivi : « As-tu idée, compadre, de ce que cela peut être ? » L'Indien secoua négativement la tête, sur quoi le gamin reprit avec impatience : « Sapristi, je ne sais pas si vous avez été aussi tranquilles que le dénommé Baptiste, de paisible mémoire, durant ces dernières années, mais ça n'a pas l'air de vouloir durer ! Il se passe dans ton patelin pas mal d'histoires biscornues, l'ami, sais-tu ? L'enlèvement d'Anhita, la présence de ces blancs avec les ravisseurs, ce Cabri qui nous tombe du ciel, cette explosion en pleine nuit... Y com-

prends-tu quelque chose, toi? Moi, rien, mais je suis convaincu que tout cela ne signifie rien de trop bon pour vous tous, les citoyens du Château du Lac... C'est-à-dire pour nous... Si seulement ce sac à vin d'auteur ne roupillait pas comme une douzaine de souches, il pourrait peut-être nous aider à nous tirer d'embarras, mais avant cinq ou six heures d'ici, autant demander des éclaircissements à cette lanterne... »

Il fit ensuite subir à l'Indien un rapide interrogatoire, duquel il résulta que, autant qu'il était possible de s'en rendre compte en pleine obscurité, la lueur aperçue à l'horizon devait être la manifestation d'un incendie dévorant les bois, soit d'une petite île, toute proche de la côte limitant le lac au nord, soit au bord de la côte elle-même ; quant à l'origine de l'incendie, il était logique de la trouver dans l'explosion, bien qu'il fût assez difficile de comprendre comment les flammes nées de celle-ci avaient pu se propager aussi vite, au point de former un brasier visible de plusieurs lieues. « Étrange, grommela le gamin, de plus en plus étrange. Comprends pas du tout... » Il réfléchit deux minutes, puis, se tournant vers Gotto : « Nous avons bien encore trois heures avant l'aurore, pas vrai,

vieux frère? — Oui. — Combien faudrait-il de temps pour gagner en pirogue le point extrême où puisse se déchaîner l'incendie? — Deux heures. — Pas besoin de te demander si tu saurais trouver ton chemin à travers les îles, hein? C'est l'enfance de l'art. Eh bien, puisque nous ne sommes pas assez intelligents, paraît-il, pour deviner à distance ce qui se passe là-bas, si nous y allions voir? Rien qui me déplaie comme l'incertitude ; on est là à ne savoir que penser, à se poser des si, des mais, des car... Ça va-t-il, ma proposition? — Ouariki n'a qu'à dire ce qu'il veut, nous le suivrons. — Impossible d'être plus accommodant, vieux ; avec vous autres on est sûr de ne jamais se disputer. Hop ! grouillons-nous ! »

Il redescendit vivement, et, en hâte, fit ses préparatifs de départ. Une fièvre de savoir le dévorait, et il s'abstenait de songer que, peut-être, c'était là une grave imprudence. Au fond, on a pu le remarquer, Coucou ne laissait point d'être assez téméraire, et le bonheur inouï avec lequel il avait toujours échappé aux plus graves périls n'était point fait pour le rendre prudent. Il ordonna que l'on préparât rapidement un lit pour le romancier dont les ronflements s'entendaient de tous les coins du Château, désigna pour l'accom-

pagner Gotto et le jeune Luis, et, suivi de ses deux compagnons, tous bien armés, gagna l'embarcadère. Bien entendu les trois Indiens restant avaient reçu la stricte consigne de faire bonne garde. Ils emmenaient encore le chien favori de Gotto, Tido, dont le flair pourrait leur rendre de signalés services.

Le plus rapide canoë les reçut à son bord, et moins de dix minutes après la décision prise, les emportait doucement sur le chenal, puis sur les eaux sombres du Lac plongé dans l'obscurité la plus complète. De même que lors de l'expédition précédente, Coucou eut un petit frisson devant cet inconnu plein de menaces, ou tout au moins d'énigmes, et une fois de plus, il se prit à regretter le Texas où, du moins, l'on sentait la terre ferme sous ses pas. Mais il ne se laissa pas gagner par cette impression, et, enveloppé dans une couverture, finit par s'abandonner à une somnolence qui dégénéra en un sommeil profond. Des rêves extraordinaires le vinrent visiter, où un adepte des « Songes expliqués » eût certainement découvert l'annonce d'un grave danger. Mais Coucou n'était pas superstitieux.

La poigne vigoureuse de Gotto l'éveilla ; il se redressa dans la pirogue et regarda autour de lui. Tout était noir, et il ne

distingua rien. « Bah ! fit-il. Eh bien ! Et cet incendie, on l'a escamotée ? — Les paroles portent loin sur les eaux, réplique vivement Gotto à voix basse, prends garde. L'incendie s'est éteint pendant que tu dormais. — C'est vrai, ma foi, que je me suis payé une de ces romances... un type dans le genre du Grand Condé quoi, qui dormait comme un sourd la veille de Rocroi... Ben, où sommes-nous donc ? — A trois portées de fusil du foyer de l'incendie et de la côte du Lac. — Ah ! et vous n'avez rien vu de particulier, rien entendu ? — Rien. »

Pour une fois, le Parisien était indécis et perplexe. Que faire ? Le plus sage était évidemment d'attendre là quelque temps, d'écouter, puis de s'en retourner, mais ce parti ne le satisfaisait nullement : cette explosion, ces flammes, quelqu'un en était l'auteur et ce quelqu'un ne pouvait être loin, attendu que cette heure n'était guère propice aux voyages. Puisqu'on s'était résolu à pousser cette reconnaissance, ne valait-il pas mieux essayer d'en obtenir des résultats, et, pour cela, descendre à terre, rechercher si un campement y était établi, et quelles sortes de gens l'occupaient ? Il en était là de ses hésitations quand, au loin, un chien aboya. « Entends-tu ? murmura Gotto.

— J'ai des oreilles pour m'en servir, vieux. Qu'est-ce que tu en dis, toi? — Il y a là des hommes. — Ça me paraît prouvé. Mais pour nous approcher d'eux, bernique, les chiens nous éventeraient. — Tido, justement, sent quelque chose, Ouariki. La pirogue a dérivé depuis que nous avons cessé de pagayer et nous sommes sous le vent d'un être humain. » Ils se turent, tous leurs sens tendus à percer les ténèbres et à percevoir le moindre bruit venant de terre ; il y avait dans cette attente en plein mystère, dans le silence qui les enveloppait, quelque chose de tragique et d'angoissant, dont la puissante émotion étreignit Coucou, faisant battre plus rapidement son cœur ; mais c'étaient peut-être ces émotions-là qu'il aimait dans la vie qu'il menait...

« Entends-tu? répéta Gotto tout bas ; cette fois, Tido s'agite, un homme est là, non loin et c'est lui qui a proféré ce gémissement. — Ou une bête blessée, suggéra Coucou sur le même ton. — Non, je connais Tido et à la manière dont il renifle, je sais qu'il sent un homme. — Alors, il ne doit pas être fort redoutable, car c'est bien une plainte qui nous est parvenue... Peux-tu pagayer sans bruit de ce côté? » Silencieusement, l'Indien s'empara de ses rames et le canoë s'avança lentement vers la rive qui se révélait noirâtre et se

rapprochait à chaque seconde ; il y eut un froissement d'herbes écartées par l'avant de l'embarcation et Gotto abandonna ses pagayes. « Je vais voir », fit-il, si bas que les autres l'entendirent à peine. Comme il l'avait fait lors de la précédente expédition, il se dévêtit avec sa dextérité habituelle, et, avec d'infinies précautions, se laissa glisser dans l'eau où son chien habitué à ce genre d'exercices, le rejoignit aussitôt, puis tous deux disparurent. Son absence dura cinq minutes à peine ; quand il revint, il prenait à peine soin d'étouffer le bruit de sa marche et Coucou respira : c'était donc que nul danger ne menaçait.

« Un homme est là, dit-il, oui, un blanc. Il est presque mort et ses gémissements ne sont plus qu'un souffle. Il n'y en a pas d'autres aux environs, car Tido est calme. Veux-tu voir ce blanc ? — Sûrement. S'il peut encore parler, nous saurons comment il se trouve là. — Viens, l'eau n'est pas profonde. » Sur les pas du Tapouye, le Parisien, sa carabine en main, gagna la terre ferme en pataugeant dans la vase, et bientôt Gotto l'arrêta : « Ici, dit-il, regarde à tes pieds. » L'obscurité était si profonde et les hautes herbes si épaisses, qu'à peine aperçut-il, à deux pas, une forme indécise étendue sur le sol. Il se pencha, sentit sous sa main des vêtements

de toile, et quelque chose de gluant qui devait être du sang. « Eh bien, l'ami, fit-il à mi-voix, en anglais, ça n'a pas l'air d'aller bien fort. Qu'est-ce qui vous est arrivé? » L'homme ne répondit pas sur-le-champ, puis des sons indistincts sortirent de sa gorge ; à force d'écouter, Coucou perçut enfin quelques mots, mais prononcés dans la langue que parlent les Indiens des côtes et que, ainsi que nous l'avons exposé, il comprenait tant bien que mal : « A boire, dit-il, il demande à boire. Pauvre diable. » Il plaça le goulot de sa gourde entre les lèvres du malheureux et fit couler dans sa gorge quelques gouttes de tafia étendu d'eau ; ce breuvage ranima le moribond qui fit un effort pour se lever et se mit à parler en un idiome complètement inconnu à Coucou qui l'interrompit aussitôt : « Je ne vous comprends pas. Ne connaissez-vous pas l'espagnol, le français, l'anglais?... — Oui, le français, fit l'autre péniblement, et avec un accent allemand très prononcé, je le parle un peu... Qui êtes-vous? Je ne sais pas... mais vous n'êtes pas des nôtres... Je voudrais tant que vous nous vengiez... Ce Brulheim, oh ! le bandit, le monstre... Moi, son ami de dix ans, son compatriote... — Qui est Brulheim? — Un bandit, un monstre... C'est lui qui a fait sauter les deux...

tonneaux de poudre, qui a tué Barracan de sa main... — Quoi, don Miguel Barracan ! Il est mort?... — Moi aussi je vais mourir, adieu... » Il prononça encore quelques mots, mais indistincts, puis le râle le prit ; en vain Coucou lui ingurgita une nouvelle dose de liquide, il ne reprit pas connaissance et, moins de cinq minutes après, il était mort.

« Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? grommela le gamin tout frémissant. Je suis convaincu que tous ces gens-là, ça ne vaut pas à eux tous la moitié d'un brave homme. Une idée qui ne repose peut-être sur rien, mais que j'ai là dans la caboche... En tout cas, voilà l'explosion expliquée et sans doute aussi l'incendie consécutif... A ce compte-là, mon très cher ami Barracan serait donc par là, aux alentours, ou du moins, ce qui a été lui, puisque, paraît-il... — Silence, fit la voix assourdie de Gotto. On vient. Tous deux immobiles et courbés de façon que les herbes les cachassent, retenaient leur souffle ; le chien humait doucement l'air, mais admirablement dressé, il ne grondait, ni n'aboyait. Un brouhaha confus parvenait jusqu'à eux, et ils y discernaient le timbre de plusieurs voix parlant haut ; les interlocuteurs se rapprochaient et les mots leur arrivèrent bientôt, mais, à sa profonde

déception, Coucou n'en fut pas plus avancé : les arrivants s'exprimaient eux aussi en une langue inconnue qu'il jugea, à son manque absolu d'harmonie, être de l'allemand.

« Ils viennent droit sur nous, murmura Gotto et ils ne peuvent manquer de nous découvrir. » Le Parisien était terriblement indécis ; attaquer des gens qui en somme ne lui avaient rien fait dont il ignorait tout, le procédé manquait de loyauté ; d'un autre côté si c'étaient des ennemis, c'était se perdre soi-même que de renoncer au bénéfice de la surprise ; et enfin, il était trop tard pour songer à regagner la pirogue. Il repoussa néanmoins le premier plan qui répugnait à sa nature honnête, et répliqua ce seul mot : « Attendons. »

Les promeneurs nocturnes n'étaient plus qu'à une dizaine de pas. Alors Coucou se redressa et prit la parole en anglais, sa langue favorite en pareil cas, parce que c'est elle qui est la plus répandue. « Messieurs et la compagnie, dit-il avec calme, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Ce que vous faites ici, je n'en sais rien, et cela ne me regarde pas. Mais comme vous pourriez croire que mon ami indien et moi, nous étions occupés à vous espionner, j'estime de mon devoir... — Par la barbe de mon père, interrompit une voix de basse tonitruante. qu'est-ce que c'est que

ceux-là et d'où sortent-ils? — Qui nous sommes? Je vais être franc : des habitants du Château du Lac d'où nous sortons?... Ah ! mais non, n'approchez pas davantage, hein ! sans ça nous mordons ; je ne demande pas mieux que de... Il n'acheva point. Un être qui dans l'ombre lui parut gigantesque, se rua comme un taureau. L'infortuné Gotto, robuste pourtant, fut terrassé d'un coup de poing dans la poitrine qui tonna comme un coup de grosse caisse ; quant à Coucou, au moment précis où il pressait la détente d'un pistolet, son poignet fut saisi comme dans un étau et son pauvre bras frêle, tordu en si terrible étreinte qu'il s'affaissa sur le sol en hurlant de douleur.

XII

Le colosse roux.

La souffrance qu'il éprouvait était si violente que, durant plus d'une minute, il perdit à peu près conscience de ce qui l'entourait. Quand il eut retrouvé complètement ses sens, il s'aperçut que deux hommes le maintenaient, tandis qu'un troisième s'occupait de lui lier les mains derrière le dos. Et la même voix de basse qu'il avait déjà entendue frappa son

oreille disant en anglais : « Expédie-moi donc tout de suite cette vermine d'Indien dans l'autre monde, Job, il nous débar-rassera. — Pourquoi? répliqua l'un des gardiens de Coucou. Mais non, nous avons toujours le temps. Deux bouches valent mieux qu'une quand il s'agit de bavarder. — Si vous voulez, ami Job... Après tout vous avez raison... Hein ! Croyez-vous qu'ils sont aimables, ces habitants du Château du Lac ! Ils nous épargnent la peine d'aller jusqu'à eux... Mais entendez-vous ? Il y en a d'autres par là !... A vos armes ! »

Avant que ses séides eussent pu lui obéir, un coup de feu tiré de tout près retentit, et l'un des hommes tomba avec un grand cri, puis une ombre bondit dans les ajoncs avec une clameur sauvage, et un second roula à terre, frappé d'un coup de couteau : « Hardi, Luis ! cria Coucou qui avait reconnu le jeune Indien. » Mais le succès de celui-ci ne dura pas. Le colosse qui avait si rapidement terrassé Gotto et Coucou s'était rapidement emparé d'un fusil et le brandissant par le canon se ruait sur lui, décrivant avec l'arme qu'il maniait comme une plume d'irrésistibles moulinets. Le quatrième personnage fit feu d'un pistolet et Luis dut être atteint car il eut une exclamation de douleur.

« Fuyez, sauvez-vous, vociféra le Parisien qui secouait en vain ses liens. » Le bruit d'un corps qui plonge dans l'eau lui apprit que son conseil avait été suivi ; d'ailleurs, au loin, des torches couraient dans la nuit : c'étaient évidemment des renforts qui arrivaient. Au jugé, le colosse et son compagnon déchargèrent leurs armes, mais un cri de dérision déjà lointain apprit à Coucou que le vaillant Luis était hors d'atteinte ; sans doute, sa blessure n'était-elle pas grave puisqu'elle lui permettait de payer. Quant à Tido, l'épagueul de Gotto, il avait disparu.

Durant les quelques minutes qui suivirent, le Parisien crut bien que, cette fois, sa dernière heure avait sonné. Une trentaine d'individus armés jusqu'aux dents et munis de torches, comprenant une douzaine de blancs, à peu près autant de nègres et le reste composé de Murras, l'entouraient, et la vue des deux blessés tombés sous les coups de Luis les avaient portés au paroxysme de la fureur. Tous étaient solidement bâtis, comme si on les avait choisis, et la plupart montraient des visages d'une énergie qui eût plutôt mérité le nom de brutalité, et même de bestialité. Ils avaient tiré quelques coups de feu dans la direction où avait disparu le jeune Tapouye, et quelques-uns avaient

parlé de courir aux barques pour lui donner la chasse, d'autres de massacrer sur-le-champ les prisonniers. C'était un tableau sinistre que le Parisien contemplait avec son sang-froid habituel, sans d'ailleurs se dissimuler aucunement les dangers qu'il courait. La voix de basse taille s'élevant soudain et dominant le tumulte ramena instantanément le calme et l'ordre : « Assez ! Les vociférations ne servent à rien qu'à nous rompre les oreilles ! Que chacun se taise et prenne son rang ! » Telle était l'autorité de celui qui venait de prononcer ces paroles impérieuses, qu'avec une rapidité vraiment surprenante, avec une régularité que leur eussent enviée de véritables soldats, blancs et nègres se formèrent sur deux rangs, l'arme au pied, dans une position militaire ; seuls les Murras demeurèrent à l'écart, mais ils n'imitèrent pas moins le silence des autres.

Le vainqueur de Coucou et de Gotto, en qui notre Parisien n'hésitait pas à voir le Brulheim dénoncé par le moribond, apparaissait maintenant en pleine lumière. C'était un véritable colosse, non qu'il fût d'une taille extraordinaire — un mètre quatre-vingts au plus — mais la largeur invraisemblable de ses épaules carrées et trapues, l'épaisseur de ses mains,

la musculature énorme de son cou nu, témoignaient de cette vigueur dont il venait de donner des preuves si indiscutables. De son visage, on ne distinguait qu'un front bas et volontaire, des pommettes rouges, un nez camard et des yeux d'un bleu métallique et dur enfoncés sous de sourcils touffus, car le reste était caché par une épaisse barbe d'un blond roux, tout embroussaillée et qui descendait jusqu'à la partie supérieure de sa poitrine : une vraie tête de forban, dont le possesseur devait être totalement étranger à tout sentiment un peu tendre ou simplement humain. Toutefois, il n'est que juste de reconnaître l'impression frappante de volonté, de ténacité, de puissance qui émanait de lui : cet homme devait être une sorte de génie malfaisant, capable de concevoir de grandes choses peut-être, mais par contre, porté d'instinct à choisir, pour les réaliser, les voies les plus implacables et les moyens les plus violents.

Deux Murras avaient relevé et ligoté Gotto qui chancelait et crachait le sang à pleine bouche ; d'un geste, il ordonna d'emmener les prisonniers qui se laissèrent entraîner sans tenter de résistance évidemment inutile, et parvinrent bientôt, à travers un fouillis de buissons à une petite prairie qu'éclairaient deux grosses lan-

ternes plantées au sommet de perches fichées dans le sol ; dans un coin, un monceau de bagages, gardés par quatre blancs, au centre un grand feu. Coucou remarqua que tous, noirs et blancs, étaient munis de fusils de guerre avec baïonnettes, et cela lui rappela que les assiégeants de la fazenda Pietrapertusa étaient armés de la même façon. Il y avait en outre quelques sentinelles dont on entendait à distance les pas assourdis.

Coucou et Gotto furent conduits auprès des bagages ; là, ils durent s'accroupir à terre et demeurer sans bouger ni parler, sous la garde de deux hommes, pistolet au poing. On devine que les réflexions du Parisien n'étaient rien moins qu'empreintes d'une folle gaieté. « C'est ma faute, songeait-il, pas d'erreur. Est-ce que je ne pouvais pas rester tranquillement au Château ? Si j'avais attendu que ce brave Cabri eût cuvé son whisky, j'aurais peut-être reçu de sa bouche tous les renseignements utiles ; au lieu de cela, me voici, avec ce pauvre Gotto, aux mains d'un monsieur qui ne m'a pas l'air bien commode et qui vous a une poigne !... J'en ai encore le bras comme paralysé !... Que va-t-il se passer maintenant ? Luis s'est trotté, c'est vrai, il est parti prévenir les autres, ce n'est pas douteux, mais que pourront-ils

faire, si peu nombreux, et par là-dessus, passablement « moulés » ? Ça va mal, décidément... Mais je me demande ce qu'ils peuvent bien vouloir à notre Château, et pourquoi il semble les intéresser si vivement tout d'un coup, alors que jusqu'ici personne ne s'en occupait ?

Le colosse s'était assis, sombre et méditatif, auprès du feu ; ses hommes faisaient cercle à distance, tous silencieux et presque craintifs ; les deux blessés avaient été déposés à l'écart, où ils gémissaient doucement, cependant que quelques-uns de leurs camarades s'occupaient à les panser. De temps à autre, Gotto jetait à Coucou des regards interrogateurs, si bien que celui-ci n'y tenant plus, prit enfin la parole malgré la défense expresse : « C'est comme ça, vieux frère, dit-il tristement. Non, elle n'a pas réussi des tas, notre expédition nocturne, pas vrai ? Ou'est-ce que vous voulez, dans la vie... — Silence ! cria l'un des cerbères en faisant craquer la platine de son pistolet. — Et pourquoi donc silence ? Parce que vous nous avez lâchement et traîtreusement... — Tu tiens donc bien à recevoir vingt grammes de plomb dans le crâne, moucheron ? — D'abord si je suis un moucheron, mon crâne est certainement trop petit pour enmagasiner une quantité de plomb aussi respectable, donc je peux

être bien tranquille. En outre... — Encore dix paroles et je te montrerai que si minuscule qu'il soit, il est encore assez... — Conduis-le dans le coin aux morts, Siegfried, portes-y une lanterne, et puisqu'il tient tant à donner du mouvement à sa langue, je vais lui en fournir l'occasion. »

C'était le sieur Brulheim, ou supposé tel, qui venait de s'exprimer ainsi, en anglais et dans l'intention évidente d'être compris de son captif. Aussi celui-ci, sans se faire prier, se dressa-t-il sur ses jambes et suivit-il son guide à travers les buissons, jusqu'en une étroite clairière où l'attendait un spectacle effrayant : côte à côte, symétriquement rangés sur l'herbe, six cadavres étaient étendus, tous horriblement mutilés, tordus, tout noircis, les membres brisés ou même arrachés, les vêtements presque complètement disparus et ce qui en restait roussi par les flammes ; un seul était intact, mais sur la chemise de toile qui, avec une culotte de peau et des bottes, constituait son costume, une large tache de sang s'étalait en pleine poitrine. Et comme un mouvement du porteur de la lanterne en dirigeait par hasard les rayons sur le visage de ce dernier, Coucou eut une exclamation de surprise : c'était don Miguel Barracan, il le reconnaissait sans qu'il fût possible de con-

server le moindre doute ; ainsi l'infortuné dont il avait, sur la rive, recueilli les ultimes confidences, n'avait pas menti...

« Laisse-nous, Siegfried, dit le colosse roux en assourdissant le timbre de sa voix impérieuse... Alors, fit-il durement en s'adressant à Coucou et s'asseyant sur le tronc d'un arbre déraciné, tu connais cet homme ? Il m'a parlé de toi, car je ne mets pas en doute que tu sois cet infernal petit Français dont il m'a raconté le bel exploit : Coucou, n'est-ce pas ainsi qu'on t'appelle?... Oui, le signalement qu'il m'avait donné de toi était exact, c'est bien cet air hardi et fier, cette allure insolente, ce regard qui ne se baisse pas... Tu es beau, petit... D'où viens-tu ? d'où sors-tu ? Ne dit-on pas qu'au Texas tu as déjà mené une existence extraordinaire ? Tu vois que je suis bien informé. — Pas mal, en effet, approuva négligemment Coucou. — Bien entendu, je ne conçois pas ce qui a bien pu t'amener à te mêler de mes affaires, ni comment tu te trouves à cette heure sur les bords de ce lac, mais cela m'importe peu. La seule question qui m'intéresse c'est de savoir ce que tu es venu faire. Es-tu disposé à me le confier ? — Je n'en vois pas la nécessité. Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? — Alors, tu ne veux rien dire ? A ton aise ! Au surplus

je me passerai de tes révélations, et ce n'est pas ton silence qui m'empêchera de m'emparer du Château de cet imbécile de Suédois, de le détruire de fond en comble et de m'approprier ses diamants. Il paraît qu'il a copieusement rossé les pauvres Murras, avant-hier? Cela se paiera avec le reste !

Le Suédois, ce ne pouvait être que Willie ; quant aux diamants, c'était la première fois que Coucou en entendait parler, mais il se rappela le coffre si soigneusement enfoui au fond des caves. Désireux de profiter des dispositions au bavardage dont témoignait son interlocuteur, il reprit : « Hé ! hé ! Ce ne sera peut-être pas si facile que vous le pensez ! Le Suédois, comme vous dites, est bien homme à se défendre ! — Tu crois, fit Brulheim, en éclatant d'un gros rire. Nous verrons ! Les gens qui se mettent en travers de mes plans n'ont jamais eu lieu de se féliciter de leur audace. Vois ce pauvre Barracan et ses complices ! Sans moi qu'eussent-ils été, qu'eussent-ils pu ? Moins que rien ; coureurs de forêts, ils auraient mené cette existence sans but et sans grandeur de leurs pareils. Moi, j'ai fait d'eux des hommes considérables, presque, avec qui l'on comptait ; le gouvernement lui-même s'efforçait de conquérir

leurs bonnes grâces sans se douter que... Pour me récompenser qu'a-t-il inventé, le Barracan? D'essayer de m'assassiner, tout bonnement, afin de s'approprier les résultats déjà obtenus. Mais l'homme qui me prendra au dépourvu n'est pas encore né; les deux tonneaux de poudre qui devaient me faire sauter, ce sont les membres de ses coadjuteurs qu'ils ont lancés dans les airs; et comme Barracan lui-même avait, par miracle, échappé à la mort, mon poignard s'est chargé de parachever l'œuvre !

En prononçant ces derniers mots, Brulheim éclata d'un rire sauvage et hideux, et Coucou, qui pourtant, en avait vu et entendu bien d'autres, ne put s'empêcher de frémir, comme si, devant lui, s'était dressé soudain le sombre Génie du Crime et de la Désolation — ce que nos ancêtres appelaient l'Esprit du Mal, incarné en ce digne fils d'une race de proie et de violence.

*La suite de ce roman paraîtra
dans le prochain volume intitulé :*

Vers l'Inconnu !



GASTON CHOQUET

LES AVENTURES DE COUCOU

GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes

TITRE DES VOLUMES PARUS

1. Les Martyrs du Texas.
2. La Revanche des Opprimés
3. Le Trésor des Toltèques.
4. Dans le Repaire du Tigre.
5. La Statue de la Caverne.
6. Le grand Chef des Bonnets-Noirs.
7. La Ville morte.
8. Le Poison qui rend fou.
9. La Guerre dans la Prairie.
10. Vers la Vengeance.
11. Le Nain au collier de chien.
12. L'Agonie d'une Race.
13. Les Drames de l'Amazone.
14. Le Forçat n° 3708.
15. Perdu dans la Forêt Vierge.

Envoi franco de chaque volume contre 25 centimes
en timbres-poste, adressés à Mignonne Biblio-
thèque, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e.)